



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

---

## SOMMAIRE

- ANTOINE BAUMANN . . . *Jeanne d'Arc.*  
COLETTE YVER . . . *Sur le Féminisme.*  
MAURICE VERNES . . . *L'Œuvre pédagogique de Gabriel Monod.*  
D<sup>r</sup> SURBLED . . . *Les Dehors de la civilisation.*  
EDMOND THIAUDIÈRE . *Giovanni Pascoli.*  
G. DEHERME . . . *Ido contre Esperanto.*  
PAR TOUS . . . *Revue des opinions, des faits et des idées.*

*Les Livres qui font penser* : ANTOINE BAUMANN, G. DEHERME, ÉLOI PÉPIN, J. R.

---

Le Numéro : 0 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

6, Boulevard de la Madeleine, 6

PARIS

# La Coopération des Idées

Directeur : G. DEHERME

---

Prix du Numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,  
10 francs pour l'Étranger.

---

Collections de la précédente série  
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : 5 francs par année.

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS -- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 -- PARIS

---

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 6 heures du soir ;

Pour LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de 4 à 6 heures du soir ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de 3 à 6 heures. Les lecteurs, collaborateurs et amis de la *Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

---

**Aucun article publié n'est payé.**

*Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.*

---

---

## A NOS ABONNÉS

---

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

# La Coopération des Idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE (17<sup>e</sup> année)

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

---

ABONNEMENT ANNUEL : { 8 francs pour la France,  
10 francs pour l'Étranger.

Le N<sup>o</sup> : 0 fr. 50. — Spécimen gratuit sur demande.

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 6, Boulevard de la Madeleine, Paris

---

L'œuvre d'éducation sociale est d'une nécessité urgente. Jamais les esprits n'ont été aussi confus, affolés d'indécision, aigris d'un sectarisme sans foi. Malgré tant de présomptions et d'outrecuidances, jamais les Français ne furent plus ignorants de la vie sociale.

C'est donc à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que s'efforce *la Coopération des Idées*. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et

un foyer qui réchauffe l'âme. Elle n'est donc ni sectaire ni pédante. Elle est vivante. Elle est résolument contre toutes les anarchies : celles du dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme celles d'en haut. Elle ne compose pas avec les mensonges du monde et les vilénies du régime.

Sans doute, la difficulté est grande de se faire entendre dans la Babel électorale et démagogique qu'est devenue la France : *la Coopération des Idées* tâche à la surmonter par la précision, la clarté et la méthode. Et aussi l'autorité. Aucun article publié dans cette revue n'est payé. Il faut que ses lecteurs le sachent bien : *la Coopération des Idées* ne fait point commerce de divertissements plus ou moins élégants, elle ne tient pas boutique d'idées, d'émotions ou de mots. Elle veut enseigner, diriger, exercer une influence sur les cœurs et les esprits, et toute vénalité trouble, asservit et avilit la pensée. Pour prétendre à conseiller, consacrer et régler les puissances temporelles, il faut d'abord n'en pas solliciter des bénéfiques.

*La Coopération des Idées* tient bien moins à la foule des abonnés, à être lue de beaucoup qu'à être comprise d'une élite agissante. Elle n'est pas prostituée à une populace qui veut qu'on la flatte ou l'amuse pour son argent, elle est au service de la société française menacée de périr.

Des articles de fond étudient les questions les plus pressantes du moment et de toujours. De l'actualité sociale, on tire des leçons qui montrent l'aptitude du positivisme à résoudre nos plus troublants problèmes. Mais *la Coopération des Idées* ne s'absorbera jamais dans la

vaine recherche de la vérité absolue, elle se bornera à mettre en lumière les vérités réconfortantes et fécondes, celles qui conviennent en un temps troublé à un peuple désespéré, à une société en pleine décomposition. Elle vise non au sublime quintessencié mais au simple bon sens, non à la parfaite justice mais à l'ordre possible, non à étonner mais à servir, non aux applaudissements provisoires que provoque l'éloquence des phrases mais à la sympathie durable qu'éveille l'âme qui se donne.

---

*La collection de la Coopération des Idées constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Les 24 numéros annuels forment un total de 1.920 pages de texte en quatre volumes in-8° carré. Le prix de l'abonnement est aussi réduit qu'il est possible : 6 francs par an pour la France et les colonies, 10 francs pour l'Étranger.*

---

**Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise.**

**Nous serons reconnaissants à qui nous fera parvenir des listes d'adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à un effort de re-constitution sociale.**

---

Collection des meilleurs auteurs classiques

**AUGUSTE COMTE**

# PHILOSOPHIE POSITIVE

Résumé par **ÉMILE RIGOLAGE**

4 volumes à 0 fr. 95 ; reliés toile pleine, 1 fr. 75

I. Mathématiques-Astronomie ; — II. Physique-Chimie-Biologie ;  
III. Sociologie : temps anciens ; — IV. Sociologie : temps modernes.

*Ernest Flammarion, Éditeur, 26, rue Racine*

## L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, PARIS

## LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : **A. GALLOIS**

### RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## JEANNE D'ARC

---

L'Église romaine convie ses fidèles à célébrer ce cinq centième anniversaire de sa naissance. A défaut d'un autre chef spirituel pouvant parler au nom de la civilisation occidentale, les positivistes répondront à l'appel du pontife qui a placé son effigie dans les sanctuaires du catholicisme. Leur maître ne prévoyait pas ces honneurs ; mais il demandait à ses disciples de tous pays de célébrer la fête de l'héroïne française, parce que l'Europe entière se trouva jadis intéressée au succès de son entreprise.

A qui ne l'aurait pas encore vu, de brèves réflexions suffiraient à le faire comprendre. En arrêtant l'invasion vers le sud par la délivrance d'Orléans, Jeanne a sauvé l'héritage de culture latine, contre ces peuples du nord chez lesquels le catholicisme manquait trop des solides assises romaines, pour avoir pu produire en eux autre

chose que des améliorations fragiles et incomplètes. En faisant sacrer un roi dont on suspectait la naissance, elle a pourvu son pays du centre de convergence que réclamait son salut, et, par là, elle a sauvé un peuple dont le rôle fut de perfectionner l'âme latine, en la rajeunissant au contact d'âmes moins lourdes de passé, mais trop peu assouplies à la règle pour bâtir toutes seules des sociétés durables. Avec le triomphe de l'Anglo-Saxon, un travail de dix siècles aurait dû être repris de fort loin.

La petite paysanne des Vosges a-t-elle entrevu ces vastes horizons d'histoire ? Mystères du cœur féminin, dont les élans savent illuminer l'esprit, mieux que de savantes études ! Ces Anglo-Saxons, elle avait pu les voir de près, puisque, avec leurs alliés les Bourguignons, ils s'étaient répandus en ravages jusque dans la région lorraine. Elle avait pu discerner que ces chrétiens du septentrion n'étaient pas chrétiens de même façon que ceux de France ; car elle se trouvait bien apte à comparer, cette enfant qui pleurait en recevant la communion, qui couchait sur l'âtre pour laisser son lit aux pauvres de passage, et qui donnait de la laine de ses moutons au sonneur de l'église, parce que la voix des cloches dans la campagne la ravissait. Pour le sacre, on ne devait rien ignorer de sa vertu, dans un village portant le nom du saint qui baptisa Clovis et passait pour avoir reçu l'huile sainte d'un messager envoyé par Dieu. Enfin, cette fille d'une foi si vive

ne pouvait espérer une issue favorable de la terrible crise que par l'intervention du « roi du ciel ». Et quel meilleur secours à recevoir que celui de l'archange saint Michel, chef glorieux des célestes milices ?

Aujourd'hui, notre France se trouve prise entre les pesantes menaces de l'est et cette demi-tutelle britannique qui pousse nos premiers ministres à parler des souverains d'outre-Manche, comme un vassal fait de son maître. Or, après le supplice de Rouen, Jeanne avait continué de dispenser à nos pères le courage qu'il leur fallait pour chasser l'ennemi. Pie X a espéré que l'exaltation de sa mémoire produirait, dans notre temps, un miracle pareil. Qu'il soit permis aux disciples d'Auguste Comte de lui offrir ici le respectueux hommage de leurs remerciements.

\*  
\* \*

Les positivistes ont encore une autre raison pour s'associer à la fête qu'on prépare.

Jeanne a réveillé les courages parce qu'elle était femme. Et ceci nous rappelle ces mots de notre maître : « La femme, où prévaut la sympathie, source essentielle de l'unité... » Jeanne était belle. Un de ses meilleurs historiens a reconstitué son portrait comme suit : « Forte et bien faite, grande du moins pour son sexe, un peu brune de teint

avec des cheveux noirs, douée d'une vigueur peu commune qui contrastait avec une voix d'une douceur et d'une suavité féminines, noble et modeste à la fois dans son maintien, gracieuse et enjouée dans le commerce ordinaire de la vie... » (1). Quand les hommes d'armes apprenaient que cette jeune fille allait venir parmi eux, ils se livraient aux propos qu'on devine. Mais, nous dit un contemporain, « aussi tost qu'ils la voyoient, ils estoient refroidis ».

Pourtant, d'autres ardeurs, celles-là faites de courage, ne tardaient pas à les pénétrer. Comprenant qu'aucun lien grossier ne pouvait les unir à cette admirable vierge, un grand désir leur venait d'obtenir d'elle un de ces regards d'approbation que les hommes cherchent d'autant plus à s'attirer, que plus pure et plus inaccessible leur apparaît la femme de laquelle ils les sollicitent. Quand Jeanne les en avait gratifiés, l'illumination intérieure suffisait à rendre heureux les soldats de Charles VII. Et, quand il fallait de nouveau bondir à la bataille, leur élan se décuplait, par la certitude de se voir accorder encore une fois l'incomparable récompense. La croyance générale à une mission surnaturelle faisait le reste.

Cette sainte de la Patrie peut donc être donnée

(1) *Jeanne d'Arc à Domrémy*, par SIMÉON LUCE (Champion, éd.), p. CLXXII. Cet ouvrage, d'un très haut intérêt, nous a paru composé suivant la pure méthode du grand Fustel de Coulanges.

en exemple éternel à toutes les femmes. Celles qui usent de leurs attraits de chair dans le dessein de conduire les hommes se trompent fort, si elles poursuivent autre chose qu'une réduction en esclavage. Comme Samson chez Dalila, à subir leurs caresses, ils perdent le meilleur de leurs forces, Mais si la promesse consiste en un sourire de haut prix, celui qui veut y atteindre s'élèvera aux sommets, et, après avoir goûté la délectation de se le voir accorder, il sentira croître encore son zèle pour les tâches difficiles. Voulant plaire à Béatrix devenue un ange du ciel, Dante composera un des plus grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Ainsi, quand la femme unit, à la grâce de son sexe, cette dignité qui la défend contre d'équivoques impulsions, elle devient un foyer d'énergie intense. Mais la grâce et la dignité ne s'allient que chez les natures d'élite. Celles qui nourrissent de bas desseins manquent toujours de la seconde. Et il faut que se taise l'orgueil, pour que la grâce ne vienne pas à faire défaut. « Indigne je suis de la mission que j'ai reçue d'en haut », répétait la vierge de Domrémy. Moins modeste, elle aurait vite perdu son empire sur les cœurs. Moins pure, les gens d'escorte qui l'accompagnaient de Vaucouleurs à Chinon l'eussent abandonnée en chemin.

Ces vérités, le catholicisme s'en est beaucoup servi pour épurer les âmes tant masculines que féminines: le culte de la sainte Vierge repose en

entier sur elles. A son tour, par son utopie de la Vierge-Mère, Comte a voulu en composer un symbole pouvant inspirer les poètes et les artistes, eux aussi, grands excitateurs de forces intimes. Ne vous semble-t-il pas que l'histoire de Jeanne d'Arc nous aide à pénétrer la pensée, si peu comprise, de notre maître ?

ANTOINE BAUMANN.



ON n'appréciera jamais le vrai spectacle historique sans une profonde vénération envers l'ensemble du passé.

Le patriotisme proprement dit, réduit même au simple civisme, ne cessera jamais de constituer le degré le plus usuel du vrai sentiment social. Car si, d'un côté, nous tendons à multiplier autant que possible nos relations sympathiques, nos affections, d'une autre part, ne restent assez énergiques que si leurs objets peuvent être conçus d'après un commerce habituel.

AUGUSTE COMTE.

## SUR LE FÉMINISME

---

Une des principales erreurs du féminisme aura été d'armer l'un contre l'autre l'homme et la femme.

Ces deux éléments de l'humanité ne sont pas faits pour se combattre mais pour se compléter. Et ils y aspirent, même en dehors de l'amour, en toutes leurs rencontres sociales.

Parce que leurs mentalités respectives ont peu de points communs, l'union de leurs esprits dans la société doit concourir à l'harmonie.

Parce que leurs facultés sont différentes, leurs fonctions le doivent être aussi pour le bon ordre.

Parce que leurs forces sont inégales, leurs rapports resteront fondés : du côté de l'homme sur le sentiment de la protection, du côté de la femme sur celui du dévouement.

Mais quelle aberration d'en faire deux ennemis acharnés à la défense de leurs droits respectifs !

\*  
\* \*

Il faut cependant reconnaître au féminisme une action qui fut quelquefois bienfaisante en ce qu'elle remé-

dia aux difficultés que rencontre la femme, dans la crise actuelle.

C'est un pis aller que, dans une société, la femme travaille en dehors du foyer.

Mais si une femme n'a pas de foyer, n'est-il pas nécessaire que la société lui permette de gagner son pain soit à l'atelier, soit dans les fonctions publiques ?

Ou si ayant un foyer elle y voit manquer celui qui en est le chef et le pourvoyeur attitré, n'est-il pas indispensable qu'elle en sorte et pourvoie à son tour à la subsistance de sa famille ?

La loi du moindre mal permet donc que les veuves, les abandonnées ou les solitaires échappent aux attributions logiques de la femme et travaillent au dehors.

Et si l'on ne peut aimer un pis aller, il faut bien en reconnaître l'efficacité dans certaines situations sans issues.

Le féminisme a procuré aux femmes de plus nombreux gagne-pain.

\* \*

Mais est-ce bien le féminisme, ou n'est-ce pas tout simplement la force des choses ? Mille raisons économiques, complexes et souvent secrètes n'ont-elles pas porté naturellement la masse des femmes besogneuses à un labeur réservé jusqu'ici à l'homme ?

Alors le féminisme n'aurait eu d'autre action que de suggérer à la femme l'orgueil qui la dénature.

Il s'évertue en effet à dresser devant elle la liste de ses droits.

Et de même que dans la lutte des classes le droit de chacun est basé, non sur la valeur de l'individu, mais sur les avantages d'autrui, de même dans la lutte des sexes, le féminisme, par un sentiment de fausse justice, base les droits de la femme sur les avantages dont jouit l'homme.

L'inégalité n'est pas une injustice. Il n'est pas nécessaire à la justice que j'aie les dons de l'esprit, ou ceux de la fortune, ou ceux de la félicité parce que mon voisin les possède. Le destin d'un être ne constitue pas de droits à un autre être.

C'est l'envie qui pense ainsi.

De ce que l'homme fut favorisé — peut-être — par la nature, il ne s'ensuit pas que la femme ait à revendiquer les avantages dont il fut doué.

Le Créateur n'était-il pas libre de leur départir à tous deux un sort différent ?

L'injustice serait qu'avec une vocation différente, la femme remplit les mêmes fonctions que l'homme. L'injustice c'est surtout de ne pas répondre à sa vocation.

\* \*

Combien le féminisme aurait mieux servi la femme en lui remontrant tous les devoirs de sa vocation !

Sa vocation est principalement d'aimer et de répandre autour d'elle les dons de son cœur.

La figure du monde changerait lamentablement si on en venait à ne cultiver le cerveau de la femme qu'aux dépens de son cœur.

Le féminisme, à cela, rit et objecte que l'un ne tue pas l'autre.

Mais la vanité de la femme est extrême, dit Bossuet, et si l'on exalte cette vanité en chargeant son cerveau, la femme se refusera sans doute à la vocation de dévouement, qui est la sienne.

A beaucoup que le féminisme a formées, aujourd'hui, on ne peut déjà plus parler de sacrifice ou d'abnégation.

Toute leur science sera pourtant inutile à la société si elles ont perdu leur générosité.

\*  
\*  
\*

Ce n'est pas en se mêlant à la vie politique de leur pays qu'elles feront le bien, mais en pratiquant secrètement dans leurs foyers les vertus de douceur, de patience, d'humilité et d'amour que le christianisme leur avait apprises.

Ce n'est pas en prenant part, avec l'homme, aux fonctions publiques qu'elles rétabliront l'ordre, mais en instruisant leurs maris et leurs fils par le spectacle de leur vie intérieure.

Ce n'est pas en prêchant l'émancipation à leurs sœurs qu'elles vaincront cette crise du mariage dont pâtissent aujourd'hui tant de nobles filles délaissées des hommes, mais en créant dans la vie sociale un courant de simplicité et d'humilité qui réagisse contre l'esprit du luxe, cause de toutes les lâchetés.

Ce n'est pas en *prenant* qu'elles contribueront au progrès humain, mais en *donnant*.

COLETTE YVER.

## L'œuvre pédagogique de Gabriel Monod

---

Nous étions amené, l'autre jour, à discuter les opinions de M. G. Monod sur le monopole de l'enseignement primaire (1), et nous nous étonnions qu'un historien de sa valeur, malgré son ferme propos d'impartialité, n'eût pas réussi à se détacher des préjugés de l'école jacobine et rationaliste sur l'Église catholique.

Une circonstance douloureuse nous engage à reprendre cette grosse question, non plus sous une forme incidente et par rapport à un fait particulier, mais directement et dans son fond. M. Monod vient de succomber aux suites d'une opération chirurgicale, dont on ne pouvait espérer qu'un répit à un mal qui ne pardonne pas. Nous sommes ainsi conduit à juger l'homme et l'œuvre, — l'homme, qui fut un des meilleurs de notre temps par sa haute et constante tenue morale en dehors de ses grandes qualités de cœur et d'intelligence, — l'œuvre, qui nous paraît entraîner les plus expresses réserves et que nous soumettrons à une critique qui, pour être équitable, s'adressera moins au représentant de tel système qu'au système même dont nous voulons instruire le procès.

(1) *La Coopération des Idées*, n° du 16 avril 1912.

∴

J'ai eu cette singulière fortune d'avoir parmi les camarades de ma jeunesse deux hommes qui ont réalisé complètement leur rêve d'adolescence. Ils s'étaient proposé, l'un de réorganiser l'enseignement populaire selon un modèle de démocratie rationaliste; l'autre de réformer les études historiques sur le patron de l'Allemagne. Ils ont réalisé, l'un et l'autre, leur ambition, d'une part, grâce à un extraordinaire concours de circonstances, de l'autre, grâce à cette qualité éminente de l'homme d'action — sorte de désintéressement latéral — qui lui fait préférer l'avantage qui revient à son œuvre à l'avantage qui irait à sa personne. Je n'insisterai pas sur le cas de M. Ferdinand Buisson, qui est encore vivant et toujours sur la brèche (1); mais je dois mettre en pleine lumière la figure de M. Gabriel Monod, dont la notoriété discrète n'a pas été en rapport avec l'influence, qui ne laisse derrière lui aucune œuvre historique, — des manuels de travail seulement et quelques opuscules d'une facture distinguée, — mais dont l'action patiente et méthodique a été décisive sur la marche contemporaine des études et de l'enseignement de l'histoire dans notre pays.

En dehors de quelques spécialistes et des intéressés, on ignore généralement que, depuis trente ans, M. G. Monod avait la haute main sur toute une branche des sciences morales, à la croissance de laquelle il avait présidé et dont il surveillait la marche avec une attention quelque peu jalouse. Par quels échelons il était

(1) Voir la *Coopération des Idées*, n° du 16 mars 1912.

arrivé à cette situation prépondérante, nous l'allons dire.

Les années qui suivent 1860 furent, chez nous, le siège d'un mouvement extraordinaire des esprits. Il sembla qu'un réveil national devait être cherché dans la création — plus exactement la résurrection — d'un rouage, où se concentrait la vie intellectuelle de l'Allemagne savante, dans le rappel à la vie des Universités locales, absorbées depuis le commencement du dix-neuvième siècle par l'Université de France. Il s'agissait avant tout de galvaniser les Facultés de lettres, en leur donnant pour professeurs non des lettrés, mais des érudits, fondant leur enseignement sur le document original, interprété et commenté devant l'élève.

Nous avions eu, nous possédions encore des historiens éminents ; mais nous n'avions pas, de ce côté du Rhin, des chaires où l'on apprit à « faire l'histoire », comme cela se pratiquait à Bonn, à Berlin, à Heidelberg, à Halle, à Leipzig.

Nos Facultés de lettres ou de sciences ne pouvaient assurément faire qu'assez piteuse figure à côté des « Facultés de philosophie » d'outre-Rhin. Point de philologie, point d'épigraphie, nul maniement des manuscrits chez les premières et, dans les secondes, à peine quelque embryon de laboratoires, dépourvus des instruments les plus essentiels de l'observation et de l'expérimentation. A l'instigation de la *Revue germanique*, proclamant inlassablement qu'il n'y avait de vraie science qu'en Allemagne, que le temps était fini des chaires « d'éloquence grecque, latine, française », des leçons oratoires ou spirituelles faites pour l'amusement des badauds.

d'une rhétorique banale et creuse, qu'il était grand temps de reconstituer notre enseignement supérieur par l'imitation et la reproduction des procédés germaniques, la jeunesse composée des têtes de classe des lycées parisiens, des candidats à l'École normale supérieure, rêva d'un palais majestueux, bâti sur l'emplacement de la mesure abandonnée à la pioche des démolisseurs. G. Monod fut l'un des principaux artisans de cette révolution, grâce à une confiance imperturbable dans la vertu de la méthode dont il avait approfondi le mécanisme au cours d'un long séjour en Allemagne.

Agrégé d'histoire dès 1865, il rentrait en France en 1868 et Victor Duruy lui confiait immédiatement les moyens de mettre en pratique sa jeune érudition, en l'appelant à enseigner l'histoire de France à l'École pratique des Hautes-Études, fondée spécialement pour donner satisfaction aux desiderata de l'école germanisante. Il n'avait que vingt-quatre ans.

Le groupe de jeunes hommes distingués dont Monod faisait partie, admis à communiquer à M. Victor Duruy leurs impressions de voyage, avaient, en effet, su convaincre l'excellent homme de la nécessité de régénérer notre enseignement supérieur par l'introduction des procédés allemands. Enivrés du vin de la science puisée aux rives de la Sprée, ils l'avaient persuadé, avec l'appui de quelques hommes considérables, qu'il ferait œuvre de bon Français en relevant le discrédit où étaient tombées nos Facultés de lettres devant l'opinion européenne. Ils avaient insisté sur la supériorité de l'enseignement allemand en ce qui touchait spécialement la philologie et l'épigraphie gréco-latines, la critique historique et les

sciences auxiliaires de l'histoire, les langues romanes et les langues orientales. Ce sont ces quatre groupes d'études, dont la réunion constitua la « Section des sciences historiques et philologiques » de l'École pratique des Hautes-Études.

M. Duruy qui, en vieux classique qu'il était, ne se doutait certainement pas du caractère révolutionnaire de la nouvelle création, trouva le moyen de prélever quelques modestes billets de mille sur le budget, assez maigre alors, de l'Instruction publique et, avec l'agrément de M. Léon Renier, logea la nouvelle école dans deux petites pièces dépendant de la bibliothèque de l'Université. Ainsi avait été déposée naïvement, dans une dépendance de la Sorbonne elle-même, la cartouche de dynamite destinée à la faire sauter (1).

Le même groupe formé par M. Monod et ses amis, parmi lesquels le plus en vue était Gaston Paris, avait fondé l'année précédente (1867) un recueil hebdomadaire de bibliographie savante intitulé : *Revue critique d'histoire et de littérature*; Monod ne devait pas tarder à devenir l'un de ses directeurs, au nombre de quatre, préposés, selon la même division indiquée ci-dessus, à l'histoire, aux langues orientales, aux langues romanes, à la philologie classique.

L'histoire, du reste, n'est pas seulement, et à l'École pratique des Hautes-Études et à la *Revue critique d'histoire et de littérature*, une des branches du nouveau

(1) L'École pratique des Hautes-Études comprenait également trois sections de sciences : 1° mathématiques; 2° physiques et chimiques; 3° naturelles, consistant essentiellement en laboratoires rattachés à une série d'établissements d'enseignement supérieur.

plan d'études : les quatre divisions sont également sous la dépendance d'une même méthode, qui est la méthode dite historique, consistant à établir l'évolution rigoureuse des faits par la voie de l'étude du document original. C'est de l'histoire à base documentaire et philologique.

Tandis que l'*École* accomplissait, dans la pénombre d'une petite salle discrète, ses mystérieux travaux de sape et de cheminement, la *Revue* soumettait toute la production de la librairie, l'anglaise, l'allemande, la hollandaise, l'italienne, la russe comme la française, à un examen sévère qui, en ce qui touchait les livres écrits en notre langue, tournait volontiers au réquisitoire et à l'éreintement. Des hommes considérables, membres de l'Institut, en possession des chaires les plus hautes, se virent impitoyablement visités et disséqués ; et quand le malheureux s'avisait de protester, le jeune auteur de la recension l'accablait sous le fardeau écrasant d'une érudition aussi impeccable que froidement implacable.

Ah ! c'étaient de grands jours que ceux où l'on déboulonnait de vieilles réputations, en faisant voir que l'auteur n'avait pas épuisé la bibliographie de son sujet et avait négligé de consulter, dans telle bibliothèque d'une petite ville allemande, un document signalé au tome LXXV<sup>e</sup> ou LXXVII<sup>e</sup> du recueil des travaux d'une société savante d'Italie ou d'Angleterre. Quelques-unes de ces exécutions sont restées célèbres. Rien de personnel, d'ailleurs, dans l'attaque. L'auteur de la recension s'efface lui-même devant le sacerdoce qu'il exerce, *sine ira et studio*, au nom de la méthode historique, au nom de la « science désintéressée », expression chère à nos germanisateurs.

\*  
\* \*

Jamais novateurs n'eurent plus d'atouts en mains. L'Empire libéral leur avait prodigué ses sourires et ses avances avec Duruy ; M. A. du Mesnil, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, avait été immédiatement acquis à leur cause, et son successeur Albert Dumont était un de leurs plus chauds partisans.

La République ne pouvait manquer, à son tour, de les encourager. Si, selon un propos assez contestable, c'était « le maître d'école qui avait vaincu à Sadowa », on faisait moins encore difficulté de proclamer, après 1870-71, que c'était le professeur d'Université qui avait triomphé à Metz et à Sedan, que l'officier allemand n'était venu à bout de la bravoure française que grâce à l'emploi de la méthode historique dans les écoles militaires de la Prusse. Donc le mot d'ordre fut : Germanisons l'instruction à tous ses degrés comme nous germanisons l'armée ! Pour nous mettre en état de tenir tête à l'Allemagne, imitons-la. — Mais qui était appelé à nous renseigner sur l'Allemagne et sur le secret de ses succès en divers ordres, sinon les hommes de ce même groupe déjà désigné, où ne se trouvaient que par hasard des catholiques, mais où se rencontraient presque exclusivement des protestants, des israélites et des libres-penseurs ? Je signale que, parmi les ministres de l'Instruction publique qui travaillèrent le plus efficacement à la réalisation du programme, il faut mettre en vedette un érudit de valeur, M. W. Waddington, d'origine anglaise et de

culture essentiellement protestante, qui a le premier proposé la reconstitution des Universités locales.

Préparant l'avenir par l'École pratique des Hautes-Études, soumettant la production historique et littéraire à la férule d'un dogmatisme intransigeant, le groupe des novateurs s'enrichit en 1876 d'une revue spéciale, la *Revue historique*, éditée par une importante maison de librairie parisienne, sous la direction de M. G. Monod. Paraissant en gros cahiers périodiques, la nouvelle revue contenait trois sortes d'articles, articles de fond, revues d'ensemble de la publication en différentes langues sur des catégories telles qu'histoire romaine, histoire du moyen âge, etc., comptes rendus critiques et, par-dessus le marché, un dépouillement méthodique de tous les périodiques similaires de l'étranger. Ce fut désormais un répertoire de l'emploi le plus utile ; mais ce fut aussi, il faut le dire, un moyen de gouvernement, — si l'on préfère, et pour se conformer à la pensée de M. Monod, un organe de la réforme de l'enseignement. Être admis à collaborer à la *Revue historique*, y avoir été l'objet d'un compte rendu élogieux, devint un brevet de correction scientifique. Les appréciations de la *Revue*, soigneusement notées en haut lieu, devaient devenir promptement le « Sésame, ouvre-toi ! » la clé souveraine qui procurait l'accès des postes les plus enviés de l'enseignement.

Enfin, en 1880, M. Monod était chargé de l'enseignement de l'histoire de France à l'École normale supérieure, chaire qu'il occupa jusqu'au moment, assez récent, où le personnel de la vieille école fut versé dans les cadres de la Faculté des lettres de la Sorbonne (1). Il n'a

(1) M. Monod prit alors sa retraite.

donc jamais professé en public, sauf dans les dernières années de sa vie, où il fut chargé du cours complémentaire doté près le Collège de France par Mme Arconati-Visconti et dont le titre était *Histoire générale et méthode historique*.

En tant que directeur de la *Revue critique* et de la *Revue historique*, comme professeur tant à l'École normale supérieure qu'à l'École pratique des Hautes-Études, M. Gabriel Monod, avec l'appui du Ministère et des plus hautes autorités universitaires, a été le véritable réformateur des études historiques en France et il a exercé en ces différentes qualités une influence prépondérante sur la formation et la désignation du personnel de ces études pendant une période de près de quarante années.

L'importance indéniable du rôle qu'il a joué, à cet égard, a été proclamée publiquement au lendemain de sa mort par quelques journaux bien informés ainsi que par le président de l'Académie des sciences morales et politiques, à laquelle il appartenait comme membre libre.

\* \*

Impatienté, dès 1873, par les allures de l'école historique qui cherchait exclusivement ses modèles en Allemagne, Renan écrivait ceci dans l'introduction à son volume de l'*Antechrist* : « Le pédantisme, l'ostentation du savoir, le soin de ne négliger aucun de ses avantages, sont tellement devenus la règle de certaines écoles, qu'on n'y admet plus l'écrivain sobre qui, selon la maxime de nos vieux maîtres de Port-Royal, sait se borner, ne fait

jamais profession de science et, dans un livre, ne donne pas le quart des recherches que ce livre a coûtées. L'élégance, la modestie, la politesse, l'atticisme passent maintenant pour des manières de gens arriérés. » Je parierais volontiers que Renan a écrit cette fine et judicieuse épigramme après la lecture de quelque numéro de la *Revue critique d'histoire et de littérature*. A quarante ans de distance, le gros public vient d'être saisi pour la première fois de la question par la critique qui a été faite de la méthode ou du procédé des « fiches ». L'auteur qui veut traiter selon la mode du jour d'un sujet quelconque, philosophique, littéraire ou historique, doit dépouiller consciencieusement tout ce qui a été écrit en n'importe quelle langue sur la même matière ; l'assemblage des petits carrés de papier ou fiches, consignants ces renseignements, constituera le mémoire mettant définitivement le sujet au point.

Dans son livre, aussi spirituel que bien informé, *La Sorbonne*, M. Pierre Leguay a montré que la littérature, et la philosophie elle aussi, étaient devenues, selon la méthode aujourd'hui triomphante, de simples branches des études historiques ; l'histoire a envahi, par l'application encombrante de ses procédés, tout le domaine des sciences morales. Nos lecteurs apprécieront, je crois, la citation suivante, qui s'ajuste si heureusement à notre appréciation personnelle :

« Si, comme il est certain, c'est par l'histoire et par l'histoire à la mode bénédictine ou allemande, que les Universités se sont renouvelées et transformées, c'est donc aussi par l'histoire qu'il faut commencer l'examen ou la revue des matières enseignées en Sorbonne. Mais la méthode historique a bientôt

débordé l'histoire. Par la philologie elle a accaparé les deux antiquités. Puis la méthode historique et la méthode philologique combinées ont été appliquées aux littératures modernes elles-mêmes. L'étude de la littérature française, notamment, s'en est trouvée renouvelée de fond en comble. Enfin, dans la philosophie transformée, l'étude historique des doctrines philosophiques a pris une plus grande extension... »

M. Seignobos, l'un des représentants le plus en vue de la nouvelle école, ne cache pas sa satisfaction quand il déclare avec fierté : *Toutes les études de grammaire, de littérature, de doctrines philosophiques, sont traitées par une méthode historique ; elles sont devenues des branches de l'histoire.*

Agathon écrit à son tour dans *l'Esprit de la nouvelle Sorbonne* :

« Bien que l'on ait conservé les anciennes dénominations des chaires, tout ce qui faisait autrefois l'objet des études à la Faculté des lettres, la philosophie, l'histoire, la littérature, les humanités enfin, tout cela a été complètement bouleversé. Dans ces cours renommés, véritables conservatoires de la haute culture française, où l'on avait coutume de trouver des idées générales précises, du goût littéraire, de la finesse, de la mesure, de sobres synthèses, on n'entend plus parler aujourd'hui que de méthode scientifique et de bibliographie. L'explication personnelle des auteurs, l'analyse des idées ont fait place au commentaire philologique, à l'étude des sources, à l'exégèse, à la chronologie et à la filiation des textes. On est frappé dès l'abord par je ne sais quel aspect, contraint et discipliné, des études, semblable à celui qui caractérise les *séminaires* germaniques. Le labeur patient, la recherche minutieuse et savante ont peu à peu absorbé toute la substance de l'enseignement. On ne sait en quels lieux, si ce n'est en certains cours sournoisement décriés, se maintient encore le sens de la culture classique. Le désappointement est grand

pour tous les jeunes gens qui viennent à la Sorbonne chercher autre chose qu'une ingrate érudition.

« Il ne faut pas longtemps non plus pour s'apercevoir qu'à l'organisation libérale d'il y a vingt ans, s'est substituée une hiérarchie pesante et autoritaire. Il est quelques personnalités, — trois ou quatre au plus, — que l'on révère et que l'on craint. Elles gouvernent, administrent la philosophie, l'histoire et les lettres. On se croirait revenu aux plus beaux jours de M. Cousin. »

Agathon n'a que trop raison ; c'est Victor Cousin revenu au suprême magistère de l'Université — pardon, des Universités — sous la forme anonyme d'une « méthode de travail », d'après laquelle s'opère la sélection des dignes et des indignes, des brebis et des boucs, de ceux qui méritent de servir la République sous les auspices de la démocratie et de la raison, dans les cadres de ce qu'on appelle prétentieusement la « science désintéressée » et de ceux qui, préférant suivre des « opinions particulières », se déclarent par là même incapables de participer à la direction de l'esprit public.

Le propre des sectaires est de se croire les plus indépendants et les plus désintéressés des hommes. Tel fut sans doute Henri Brisson, qui vient de mourir ; tels sont les hommes qui parlent au nom de la Franc-maçonnerie. Mais, de tous, les plus dangereux sont ceux qui, ayant identifié leur programme avec leur personne, — ou leur personne avec leur programme, — s'avancent dans la vie avec la rigueur d'un principe et la raideur d'une attitude immuable. Ils sont impitoyables, parce qu'ils se rendent à eux-mêmes le témoignage de n'avoir jamais voulu que le bien, le vrai, le juste ; mais, s'ils étaient vraiment des historiens, et non de simples as-

sembleurs de matériaux d'érudition pouvant être utilisés par l'histoire, ils se seraient rendu compte que leur méthode présentait, elle toute la première, les marques significatives de l'appartenance à un milieu et à une époque donnés, par quoi la dite méthode ne peut être tenue que pour caduque, transitoire et passagère.

M. Monod et ses amis ont une confiance imperturbable dans un procédé qu'ils croient *la* méthode; mais cette méthode porte la marque de l'Allemagne à laquelle elle a été empruntée et, par dessus le marché, en l'empruntant ils ne l'ont pas comprise, c'est-à-dire qu'ils l'ont isolée de son milieu, qui seul l'explique et la justifie.

\*  
\* \*

Je n'imputerai pas à M. Monod, à ses revues, à son enseignement ou à ses directions, la responsabilité de la triste déchéance où sont tombées les études classiques avec la complicité de la Sorbonne. Il y a eu, de la part de l'opinion publique, une vive protestation quand on a saisi la portée et les conséquences des facilités excessives données aux élèves de l'enseignement primaire ou aux étrangers pour obtenir les titres spéciaux de l'enseignement supérieur. Les partisans de la culture classique, de celle qui se fonde sur l'étude des langues anciennes, particulièrement du latin, se sont prononcés avec un redoublement d'énergie pour une instruction qui, laissant à l'arrière-plan les procédés mnémoniques et l'acquisition des données pratiques, s'appliquât à affermir l'instrument même de la connaissance et de la réflexion.

Nous sommes résolus à ne plus tolérer que l'on sa-

crifie les obligations essentielles de la haute formation des esprits ; nous n'admettons plus que, sous prétexte d'égalité démocratique, on nous répète des niaiseries, telles que celles-ci, qui ont fait fortune il y a quelque dix ans : Travaillons à faire de la nation tout entière une élite, — ou : Tout Français doit recevoir aujourd'hui l'éducation qu'on donnait autrefois au Dauphin de France. — De tels propos n'ont rien de commun avec l'organisation toute bourgeoise des Universités allemandes ; ils sont l'écho des thèses du radicalisme-socialiste, introduites en Sorbonne par MM. Aulard, Seignobos et Durkheim. Nous les tiendrons donc pour étrangers à la pensée de M. Monod et de ses amis, bien que nous ne sachions pas qu'ils les aient désavoués.

Ce que nous reprochons à M. Monod, c'est d'avoir mal compris l'Allemagne, qu'il s'est obstiné à voir avec ses yeux de jeune homme sans rectifier, par le raisonnement ou l'expérience, une première conception dominée par la théorie, et d'avoir méconnu les caractères essentiels de notre propre pays en voulant lui appliquer sans ménagement des cadres appartenant à une nation très différente par sa formation et par ses aptitudes.

Que les Universités allemandes fussent en mesure de nous donner d'utiles leçons, que nous eussions de considérables emprunts à leur faire pour revivifier et consolider, par une pratique rigoureuse de la critique documentaire, l'enseignement, trop exclusivement littéraire et oratoire, de nos Facultés de lettres, qui le conteste ? Mais autre chose sont les procédés de « germanisation », qui ont été appliqués sans mesure à la réforme de l'enseignement supérieur en France.

Malheureusement, c'est toujours et partout le système des grands ancêtres révolutionnaires, des saints patrons laïques du régime démocratique, qui consiste à briser l'instrument au lieu de le réparer, à jeter bas la maison au lieu de l'agrandir et d'en modifier les aménagements (1).

Ce que MM. Buisson, Félix Pécaut et J. Steeg ont fait, sous le couvert de Jules Ferry, pour la réforme de l'enseignement primaire, imposant au pays un type de radicalisme suisse emprunté aux cantons romands, supportable tout au plus dans un pays d'origines protestantes, M. Monod, la direction de l'enseignement supérieur, les vice-recteurs de l'Académie de Paris et les ministres qui se sont succédé à la rue de Grenelle depuis trente-cinq ans l'ont réalisé à leur tour, en transportant chez nous un type d'enseignement répondant au sentiment allemand et tout pénétré des idées d'un pays qui a accepté la Réforme du seizième siècle.

Mais, protestent-ils, l'enseignement supérieur n'a qu'une patrie, la science, qu'une foi, la méthode correcte du dépouillement historique. — Erreur, triple erreur.

Il y a deux choses essentiellement distinctes dans les études historiques : 1° la préparation des matériaux ;

(1) La reconstitution des Universités locales a été une mesure artificielle, qui ne répondait pas aux circonstances. — En Allemagne, elles ont à leur tête des Facultés de théologie, où la Bible et l'histoire de l'Église sont traitées avec toutes les ressources de la critique documentaire. Naturellement, la doctrine jacobine les excluait. — Pour grossir la Faculté des lettres de Paris, on lui a sacrifié l'École normale supérieure, notre seule grande école classique au dix-neuvième siècle. La liste de ces mutilations, comme des créations inintelligentes et des superfétations, serait longue.

2° leur assemblage pour une construction. Or il est constant qu'il y a des règles précises et exactes — quoique comportant toujours un aléa de dispositions personnelles — pour la discussion des documents et des faits, règles qui avaient fait dans le temps la réputation des écoles bénédictines, mais dont la Révolution a, selon son mode impeccable, consommé chez nous si complètement la ruine qu'il nous a fallu les rapprendre à l'école de l'Allemagne. Quant à l'édifice à ériger lorsqu'on a opéré soigneusement le triage des matériaux, il est, il doit être, il ne peut être que subordonné à une pensée ou direction supérieure, qui en détermine le plan.

Mettons en face un savant français et un savant allemand sur le terrain de l'histoire grecque ou de l'histoire romaine, la différence des conclusions ne sautera pas directement aux yeux parce que ces résultats n'affectent que d'une façon secondaire les sentiments intimes de l'écrivain, sa foi nationale, politique ou religieuse. S'il s'agit au contraire d'histoire allemande ou d'histoire de l'Europe occidentale dans son ensemble, au moyen âge, dans les temps modernes, le professeur allemand mettra en valeur ce qui constitue à ses yeux la destination spéciale de son pays et son attachement aux principes de la réformation protestante. Ce sont là de ces truismes, qu'on est étonné de devoir rappeler aux hommes qui se sont investis chez nous du magistère de la formation des esprits : le professeur d'Université allemande subordonne son enseignement à la glorification de l'Allemagne et de la réforme protestante. Voilà ce qui a fait la force et la vertu de l'enseignement supérieur d'outre-Rhin. Et donc, la « germanisation » intelligente eût consisté à mettre les

études historiques en France, une fois rajeunies par les procédés d'une préparation soignée et méthodique, au service du pays, au service de son honneur national, au service de ses grandes traditions spirituelles, — et non pas à nous imposer un patron, dont on a conservé les cadres après en avoir effacé les titres.

Le haut enseignement allemand était patriotique et protestant; on nous en a donné un démarquage, qui n'est ni national, ni chrétien (1).

La « science désintéressée » dont on nous parle avec emphase, cette science désintéressée n'existe pas; quoi que vous fassiez, elle est toujours au service d'un mot d'ordre, et ce mot d'ordre je vais vous le dire en ce qui touche la situation présente. C'est le mot d'ordre de la République libre-penseuse, qui nie la France du passé dans ses institutions comme dans sa foi. C'est le programme cyniquement affiché dans les *Éléments d'instruction civique* de M. Aulard. Votre « germanisation » n'est qu'un trompe-l'œil.

Je sais que M. Monod s'est toujours défendu contre ce qu'il appelait les exagérations; il gémissait contre ses amis de gauche trop pressés, qui compromettaient la précieuse neutralité; il s'indignait plus encore contre les écrivains qui se permettaient de contester le jugement porté par l'Allemagne sur la réforme protestante et contre la résurrection de toute une école néo-catholique, qui ne se croit pas liée par les appréciations des écrivains républicains et libres-penseurs du dix-neuvième

(1) Il est à propos de remarquer que M. Monod et ses amis ne tiennent compte que des Universités protestantes de l'Allemagne; les catholiques sont, pour eux, quantité négligeable.

siècle sur les guerres religieuses qui ont déchiré la France du seizième siècle.

Par une contradiction, au moins apparente, cet homme de juste milieu a consacré les cinq années de son passage au Collège de France à commenter, en disciple fervent, l'œuvre et la vie de J. Michelet. Pourquoi cela ? « Monod, écrit M. Louis Havet, comme érudit, était l'élève de la méticuleuse et positive Allemagne. Par le cœur il fut un disciple de ce noble Michelet, dont il a, plus que personne, honoré la mémoire... Il ne comprit jamais que le vrai patriotisme, celui qui confond l'idéal de la France avec l'idéal du genre humain. » Nous savons ce que parler veut dire. Le patriotisme que M. Havet reconnaît à G. Monod, c'est celui qui sacrifie la France à je ne sais quel idéal cosmopolite.

Voilà donc ce que l'Allemagne patriote avait appris à M. Monod ; voilà ce qu'il en avait compris !

Voilà donc ce que l'Allemagne protestante avait appris à M. Monod ; voilà ce qu'il en avait compris ! Marcher dans une étroite union avec ceux qui ont voulu extirper la grande tradition chrétienne et catholique associée au développement de la France, c'est ainsi qu'il a traduit l'enseignement de ses maîtres.

A notre tour, nous demanderons que l'on « germanise » pour de bon l'enseignement supérieur en y faisant désormais la première place au sentiment national et au sentiment religieux, c'est-à-dire qu'on le « francise (1) ».

(1) Dans un livre intitulé *Les Maîtres de l'histoire*, paru en 1895, M. Monod propose sur un même pied à l'imitation et à l'admiration des jeunes historiens Michelet, dont la passion intem-



Il est impossible que M. Monod, quelle que fût sa confiance dans les formules qu'il a préconisées pendant quarante-cinq ans sans variation, n'ait pas ressenti quelque inquiétude des démentis que lui apportaient les dernières années.

Ses propres troupes, ses élèves l'abandonnaient, renonçaient à l'équilibre savamment balancé, de la science désintéressée, qui ne connaît ni préjugés, ni barrières, et du patriotisme, tout imprégné de justice, qui franchit les frontières du pays natal pour se fondre dans un humanitarisme attendri. Nos nouveaux historiens de gauche tournent au socialisme. Mais surtout, et nous nous en réjouissons, surgit toute une jeune école, non moins experte que les savants d'Allemagne à débrouiller textes

pérante n'a produit trop souvent qu'une image caricaturale de la France ancienne et de la France de la Révolution, Renan qui, sur des matériaux minutieusement discutés, a élevé un édifice où la fantaisie la plus extraordinaire se livre carrière, Taine enfin qui, par la rigueur de son information et son effort soutenu de sincérité, peut seul être proposé comme un modèle. — Quant au patriotisme, il est subordonné à l'idéal républicain; les « Jeunesses républicaines » en ont récemment préconisé la formule dans un serment civique, dont nous citerons les lignes suivantes. « Je promets à tous ceux qui luttèrent autrefois, à tous ceux qui combattent aujourd'hui pour l'idéal républicain, d'accroître et de transmettre encore plus grand l'héritage qu'ils nous confient... — Mais cet amour de ma patrie s'étend à l'humanité tout entière. J'essaierai, suivant le magnifique exemple des héros de la Révolution, de répandre par le monde le désir de la liberté et je m'efforcerai de détruire la haine qui divise les nations. » Cette religion de la Révolution, sorte de « patriotisme conditionnel », ne peut pas passer pour la religion de la patrie française, comportant l'héritage total de son glorieux passé et la foi en son avenir.

et documents anciens, mais subordonnant leur mise en œuvre à une haute conception providentielle.

Patriotisme qui ne sait pas dire non, rationalisme que déconcerte le surnaturel, de toutes ces thèses amorphes et inconsistantes le temps est passé. Du vivant de M. Monod, nous annoncions la décadence de son école, de cette école « du rationalisme sceptique, qui élimine du champ de ses études les questions théologiques et les vertus spirituelles, n'admet les effets de la religion que dans le domaine vague du sentiment et ne lui fait place que sous la forme de la description purement extérieure des faits et des personnes et de l'analyse des documents (1) ». Nous n'avons rien à changer à cette appréciation.

Nous avons assisté à l'aurore de l'école germanisante, à ses progrès, à son triomphe et nous assistons aujourd'hui à son déclin ; il y a certes quelque mélancolie à considérer la vanité d'un effort aussi soutenu, servi par d'aussi éminentes qualités personnelles. Mais il en ressort une leçon ; c'est qu'on ne peut faire œuvre utile et féconde en ce monde qu'en s'attachant à une tradition, qu'en étant l'ouvrier d'une doctrine. L'ouvrier disparaît, mais l'œuvre subsiste. « Heureux, dit l'*Apocalypse*, les morts qui meurent dans le Seigneur, qui se reposent de leurs travaux et que leurs œuvres suivent ! »

MAURICE VERNES.

(1) Se reporter à l'article ci-dessus noté.



## Les dehors de la civilisation

---

Les événements se déroulent incessamment devant nous, mais on ne les apprécie pas toujours à leur valeur, tant on est préoccupé par les affaires ou entraîné dans le tourbillon du monde. Il ne suffit pas de les voir, il faut les comprendre. Et à cet égard il n'y a pas d'exemple plus saisissant que celui du Japon.

Voilà un pays qui depuis quelques années s'est transformé et que l'opinion publique félicite hautement d'être entré pleinement dans les voies de la civilisation et du progrès. Est-ce bien exact, et l'observation n'est-elle pas superficielle et de commande ?

A première vue, le Japon a réagi au souffle d'Occident, il s'est modernisé. Les Nippons ne se sont pas bornés à abandonner le costume national, à revêtir la livrée européenne. Ils ont adopté, j'allais dire adapté nos institutions civiles et militaires, ils ont calqué notre Université et couvert le pays d'écoles, de lycées, voire même d'Universités. Tokio possède cinq Universités, alors que Paris n'en a que deux. Les professeurs ont été spécialement choisis parmi les Européens, comme pour bien marquer l'intention du Japon d'abreuver ses enfants à la source du savoir moderne. Et la grande presse a salué avec un enthousiasme délirant cette rénovation merveilleuse du peuple nippon.

Or, il faut avoir le courage de le déclarer, ce n'est là qu'une monstrueuse erreur, ou, si l'on préfère, une grossière et dangereuse illusion. Les Japonais sont vêtus à l'européenne, ils ont gardé l'âme des ancêtres, ils n'ont pas dépouillé le *vieil homme*, ce fonds de barbarie, d'ignorance et de superstition qui caractérise les peuples orientaux. Ils ont les dehors de la civilisation, mais ils n'en ont pas l'esprit; ils ont adopté en apparence nos mœurs et nos usages, mais pour les adapter tant bien que mal à leur mentalité rétrograde et sauvage. Ce sont des modernisés par contrainte; mais grattez-les un peu, et vous retrouverez les primitifs avec leurs naturels instincts. La civilisation qui fait notre force et notre honneur ne s'improvise pas: elle a mis des siècles à nous infuser sa vertu, et il serait étrange qu'en quelques années elle transformât un peuple bien doué mais enraciné dans de vieilles traditions.

Rien ne met plus en évidence cette vérité qu'un tout récent article de *The Japan Advertiser* (12 avril 1912), paru sous ce titre: *Proposes a Religion to embrace all Japan*. Nous en recommandons l'instructive lecture à tous ceux que préoccupe la question si troublante et si capitale de l'âme d'un peuple.

Le peuple japonais se trouve profondément divisé en matière de religion, si bien que depuis longtemps il erre à l'aventure. Les *bouddhistes* sont nombreux, mais les *shintoïstes* ne le sont pas moins. Et les *chrétiens* ne sont pas une quantité négligeable. Ces trois doctrines sont opposées et inconciliables. Il faut choisir, et l'embaras est grand; car ces pauvres Orientaux ne savent pas encore que la civilisation dont nous sommes fiers et

dont ils prétendent jouir avec nous est le fruit incontestable du christianisme.

Pour en revenir à l'article signalé, un personnage considérable du Japon, un ancien vice-ministre de l'instruction publique, M. Izawa, a trouvé moyen de tout concilier en revenant à la religion des ancêtres sans rien abandonner des conquêtes de l'esprit moderne. Il propose une foi basée sur le culte légendaire du Mikado. « Au Japon, écrit-il sans rire, l'Empereur est le descendant direct d'Ameno-minakanushi-no-Kami, le créateur du monde. Dès lors la famille impériale, étant une race divine, est entièrement différente des races des autres Japonais. »

Voilà le trône assuré par le droit divin. Reste à savoir si la religion n'est pas absolument compromise par ces rêveries d'un autre âge. En tout cas, la proposition de M. Izawa a pu faire fortune dans les milieux officiels, elle n'a aucune chance d'être reçue dans le monde qui pense et de se concilier avec les données de la civilisation, elle ne réussira jamais à créer de nos jours une religion nationale, même au Japon. Elle a du moins l'avantage de mettre à nu l'âme nipponne et de nous démontrer qu'il ne faut jamais juger un peuple sur la mine. Soyons bien persuadés que les Japonais restent foncièrement païens et barbares, qu'ils ne sont modernisés qu'en apparence, et qu'ils n'ont en réalité que les dehors trompeurs de la civilisation.

Dr. SURBLED.



# GIOVANNI PASCOLI

---

## I

Tous les journaux d'Europe ont retenti de la mort récente du grand poète italien Giovanni Pascoli, l'auteur des *Myrica*, des *Canti di Castelvecchio*, des *Primi Poemetti*, des *Nuovi Poemetti*, des *Odi e Inni*, des *Poemi Conviviali*, des *Canzoni di Enzio*, et de quelques poésies latines, notamment d'un hymne à Rome et d'un hymne à Turin, lesquelles poésies sont écrites en une langue parfaite, celle-là même des poètes de la Rome impériale.

On sait que, comme professeur, Pascoli avait succédé à son maître et ami Giosué Carducci, dans la chaire de littérature italienne de l'Université de Bologne, et que c'était Carducci lui-même, qui, ayant pris sa retraite, quelques années avant de mourir, avait tenu à être remplacé par lui.

Il disparaît de ce monde en y laissant des œuvres immortelles, et à un âge peu avancé, car étant né à San-Mauro dans la Romagne, en 1855, il n'avait que cinquante-sept ans quand la mort l'a frappé.

Un événement tragique qui se produisit le 12 août 1867, alors qu'il n'était âgé que de douze ans, suffit à endeuiller toute sa vie. Son père, intendant d'un grand propriétaire romagnol, mourait, ce jour-là, assassiné par

un brigand sur la route qui le ramenait chez lui, et à quelques pas de sa maison. Ce fut un coup terrible pour l'enfant qui assistait au désespoir de sa mère. D'autres deuils suivirent en peu de temps. Il perdit ensuite deux sœurs et un frère, puis sa mère, morte de chagrin, et il resta seul avec une sœur, Maria, que dans l'intimité l'on appelait Mariù et qui fut son ange tutélaire. Né poète, il avait au suprême degré deux des dons les plus essentiels du poète : la vivacité de l'impression, l'originalité de l'expression. Mais les pertes cruelles qu'il avait subies, à un âge si tendre, donnèrent à toute sa poésie la couleur sombre qu'elle devait garder toujours dans ses exqu coastés mêmes.

Son premier recueil *Myrica*, dont le titre lui avait été suggéré par un vers de Virgile, où il est parlé des « humbles bruyères », est de 1891. Il avait donc environ trente-six ans quand il débuta, déjà mûri par une culture classique des meilleures.

Voici comment, d'après M. Angiolo Orvieto, il s'exprimait dans la préface de la seconde édition des *Myrica*, parue en 1892, à propos de ses chers morts inhumés au cimetière de San Mauro, la petite ville où demeurait sa famille :

« Toute une famille est rassemblée là ineffablement triste, et je vis avec mes chers parents qui l'ignorent et ne me voient pas ; ils ont les yeux trop pleins de larmes...

« ... Ils ne furent pas soumis au destin commun. Et ce n'est pas avec sa douceur accoutumée que les traita la Nature, qui accorde aux survivants le réconfort et aussi l'oubli nécessaire à la vie. Tous, ils ont été tués dans mon père par la méchanceté des hommes, lesquels n'achèvent pas leurs victimes, ne les annullent pas. Il fut frappé sur la route, à un

mille environ de sa maison et pour moi il est encore là sur cette route...

« Eux, ils n'ont pas le repos de la mort, leur douleur n'a pas achevé de se consumer avec leur vie; cela (oh! seulement cela) reste d'eux. Et j'entends encore vos voix fraternelles, ô Margherita, Luigi, Giacomo, malheureux miens, je vous entends, je vous revois tous, et ma vie restera toujours attristée par vos gémissements que j'entendrai toujours, car en moi vous avez conservé la moitié de votre vie, comme moi en vous j'ai perdu la moitié de la mienne. »

## II

Il lui restait néanmoins une sœur admirable, Maria ou Mariù, ainsi que lui et ses familiers la nommaient, une sœur semblable à celles de François Coppée et de Jean Aicard, lesquelles n'ont jamais quitté leurs frères, mais ont mis leur honneur à rester jusqu'au bout les anges de ces foyers de poètes, leurs pierres angulaires, pour parler comme Jean Aicard.

De cette sœur Maria ou Mariù, dans le numéro du *Marzocco*, où nous avons puisé tous les renseignements qu'on vient de lire, un collaborateur qui signe Gaio a esquissé la physionomie en traits charmants. Il nous l'a montrée, soit dans le méchant petit castel (castellucio) de Barga, soit dans la maison de l'*Osservanza*, les deux résidences du poète, « allant et venant, sans orgueil apparent, sans apparente humilité, sereine et discrète ». « Il est probable, dit-il, qu'elle vaque aux occupations de la maison, mais c'est à peine si l'on s'en aperçoit; il se peut que, comme Eugénie de Guérin, elle écrive son journal, mais le cahier ne traîne jamais sur

les tables, exposé aux indiscretions des étrangers. Certainement le visiteur reconnaît à quelque propos, à quelque phrase tronquée, qu'échangent les deux frères, le lien d'affection profonde qui les unit, mais rien de plus. »

Ils se comprenaient à merveille le frère et la sœur, et se complétaient même. Aussi M. Gaio a-t-il pu dire : « Qui n'a pas bien connu Giovanni Pascoli, ne peut se faire une idée vraie de Mariù, ne peut que se borner à lui rendre l'hommage générique dû à toute sœur de poète pour sa dévotion à l'art et à la vie de son frère. Dévotion ? Pour ce qui est de Mariù, le mot veut être expliqué. Qui dit dévotion, dit ordinairement : renonciation, quasi-diminution. Et Maria Pascoli s'est exaltée, au contraire, dans ce geste spontané de l'âme, « Humble et hautaine plus qu'aucune créature », disait-on d'elle en souriant, et Giovanni Pascoli lui-même répétait cela de ce ton badin dont il se plaisait à effacer toute apparence de solennité de ses plus profondes expressions. Le monde ignorait ou feignait d'ignorer que le poète avait conservé dans la gloire une sensibilité extraordinaire, — morbide, disaient ceux-là mêmes qui étaient toujours disposés à la blesser : une sensibilité que l'opinion publique ne permet d'ordinaire qu'aux gens obscurs. La délicate main de Mariù était sa seule arme de défense : arme fragile et formidable, toujours prête, dans les crises de l'esprit et dans les infirmités du corps. »

En une étude du *Corriere della Sera* du 19 avril, qu'il a consacrée à son ami Pascoli, Gabriele d'Annunzio n'a pas manqué de rendre aussi un grand hommage à

cette femme vraiment supérieure, en même temps qu'à son illustre frère.

Voici comment il s'exprime :

« Une fois de plus le monde paraît diminué de valeur. Quand un grand poète tourne le front vers l'éternité, la main pieuse qui lui ferme les yeux semble sceller sous les paupières exsangues la plus lumineuse partie de la beauté terrestre. Je pense que la douce sœur Maria, « la tisseuse aux mains d'or », à laquelle Giovanni, appelé par ses chers morts, demandait, un jour, dans une ode pleine de douceur exquise, de lui tisser « son funèbre linceul », a rempli fidèlement ce devoir, elle dont la piété est virile, comme celle de Catherine de Sienne. »

### III

Donnons maintenant quelque aperçu des œuvres de Pascoli.

M. Maurice Muret, si versé dans toutes les littératures étrangères, et spécialement dans la littérature italienne, a publié, l'autre jour (voir le numéro du 10 avril du *Journal des Débats*), la traduction faite par lui d'une des plus délicieuses *Myricæ*, intitulée *Bénédiction*, et que nous reproduisons ici pour la joie de nos lecteurs.

« C'est le soir. A pas comptés chemine le prêtre indulgent, saluant de la main ce qu'il voit et ce qu'il entend. Tout le monde et toute chose il bénit saintement, jusqu'à l'ivraie dans le blé là-bas, jusqu'au serpent ici près dans l'herbe. Chaque rameau et chaque oiseau, dans les buissons et sur les toits, il les a bénis. Jusqu'au faucon, jusqu'au petit du faucon même,

point noir au milieu du ciel bleu, jusqu'au corbeau, jusqu'au pauvre fossoyeur qui, là-bas dans le cimetière, bêche, bêche, tout le jour. »

Toute l'âme du grand saint François d'Assise ne semble-t-elle pas revivre en ce morceau d'un christianisme raffinant sur l'Évangile même ?

Un ami cher de Pascoli, M. Gargano, qui lui a consacré une étude dans le numéro du *Marzocco* du 14 avril, auquel nous venons de faire quelques emprunts, dit en parlant du premier recueil pascolien :

« Les *Myricæ*, que certains considèrent comme une exquise représentation de petites scènes, ou comme l'expression parfaite des sentiments les plus délicats, sont le fruit d'une longue maturation intérieure et le résultat merveilleux d'une pénétration qui va au fond des choses et éveille en nous, non seulement le sens de leur apparence, mais celui de leur vie intime. L'auteur lui-même répondit, un jour, à quelqu'un qui l'interrogeait sur son procédé de composition : — « Quand « j'écris, je garde en moi quelque chose que je n'écris « pas. De deux poésies que j'ai imaginées sur le même « sujet, je ne réalise jamais celle qui m'est apparue « comme la plus belle, de peur d'en gâter la beauté ; « j'écris l'autre, celle qui me plaît le moins, parce que « pour elle j'ai plus de courage. » La vérité, ajoute M. Gargano, est que, dans la beauté plus grande dont il parlait, il sentait toute la complexité de la vie qui ne s'arrête point à ce qui reste extérieur, que les deux vanités sombres qui sont dans le cœur des hommes, « l'ombre du songe et l'ombre de la chose », s'éclaircissaient pareillement à la lucidité de ses regards : et

tout le parcours de son art n'est qu'une continuelle aspiration, une continuelle ascension vers cette révélation. Ce ne sont pas deux poésies différentes qu'il imagine, mais c'est le double aspect, sous lequel il reçoit une seule et même impression.

« La secrète fascination qui émane des *Myricæ* et qu'on n'a pas encore définie, consiste précisément dans cette autre poésie que nous sentons frémir sous chacune de ses pièces, dans l'écho qu'elles ont éveillé au sein profond du poète qui répercute les voix des autres hommes. Cette vertu évocatrice fait leur force et leur beauté. Aucun poète italien n'avait suscité encore une telle résonance et de telles concordances lointaines. Lisez, par exemple, *Songe* :

« Pour un instant je fus dans mon village; dans ma maison. Rien n'était changé. Fatigué, je retournais là comme d'un voyage. Fatigué, à mon père, aux morts, j'étais retourné.

« J'éprouvais une grande joie, une grande peine; une douceur, une angoisse muette. — Maman ? — Elle est là qui te fait chauffer ton souper. — Pauvre maman !... Et je ne l'ai pas vue. »

« L'ombre qui enveloppait la chose s'est éclaircie parfaitement à vos yeux et vous saisissez un moment particulier avec une netteté qui vous surprend, tant elle est simple, mais vous voyez avec une égale force s'illuminer l'obscurité de votre destin, du destin de tous les hommes, dans ce retour près de ce qu'on a aimé, de toute la force de son propre cœur, de toute l'ardeur de son propre esprit, sans réussir à dévoiler la mystérieuse Maïa. Ce n'est pas là de la poésie symbolique, mais simplement de

la poésie qui touche à l'Universel, en restant uniquement et toujours dans le particulier : de la poésie où chaque mot est un fil qui vous conduit, en passant par un labyrinthe embrouillé, à un grand fleuve souterrain, d'où sortent, à fleur de terre, de petits ruisseaux qui semblent éloignés et suivre des directions diverses, mais qui se rejoignent de nouveau en un cours plus large et avec un ample rythme dans les entrailles de la terre.

« Mais il en est de lui comme de l'aveugle de Chio, dont il parle dans ses *Poemi Conviviali*.

« Ayant nourri de l'ombre de la chose, c'est-à-dire d'apparence, ses yeux sans qu'il s'en contentât lui-même, mais pour en satisfaire les yeux du lecteur, il est porté à révéler l'autre vanité du cœur humain : l'ombre du Songe :

« Je n'étais pas aveugle et je paissais des yeux ce que je rumine maintenant, bœuf patient; et je cueillais la fleur des choses qui maintenant m'embaume dans l'ombre silencieuse. »

« Aucun poète, dit encore M. Gargano, n'a pénétré dans l'essence de l'âme cosmique plus avant que Giovanni Pascoli; aucun mieux que lui ne communique aux autres le sentiment de l'identité du Ciel et de la Terre. Suivez le rayon de l'œil contemplatif du poète, et vous verrez surgir de la terre une longue et mince tige qui se couronne, en guise de fleur, d'une étoile; épiez dans la douce soirée les lumières du village et vous verrez se refléter ce même spectacle dans le firmament. »

Et M. Gargano, dont la magnifique étude sur son

illustre ami serait à citer entièrement, conclut ainsi :

« Le public italien n'a pas encore pénétré toute l'extraordinaire beauté que renferme en soi la poésie de Giovanni Pascoli et sa gloire grandira beaucoup dans l'avenir. Mais le peu d'hommes qui l'ont le plus aimé et l'ont le mieux compris, parmi ceux que le Destin lui donna pour compagnons sur la terre, ont le devoir de se recueillir autour de lui et de propager les longs échos de sa douce voix. Vers lui qui remplit encore de sa coutumière et sereine tristesse la maison ensoleillée de Barga — la maison du poète — retourneront, comme pour y goûter de l'apaisement, tous ceux qui sont altérés de beauté intérieure et de vérité, et ils suspendront aux parois du lumineux temple des couronnes de fleurs germées des semences précieuses que lui-même il déposa le long de sa route mortelle. Et de là chacun partira, ayant au cœur un don ineffable, celui de pouvoir évoquer dans la nuit sacrée de son esprit « des paroles dignes des silences opaques ». Aujourd'hui, dans l'épouvante qui nous a pris, de voir soustraits à nos sens mortels le sourire de ses lèvres et la douceur de ses yeux, aujourd'hui, qu'il nous soit permis de nous abandonner à notre douleur en disant adieu à l'homme qui, tant qu'il vécut, sut s'immerger dans le passé comme s'il tendait vers une aspiration, et tendre vers l'avenir comme s'il s'immergeait dans un souvenir. »

Ainsi écrivait avec une éloquente dilection pour son ami mort, l'éminent critique Gargano.

## IV

Voici une petite pièce des *Myricæ*, qui donne bien l'impression du charme propre à la poésie de Pascoli :

« Tant que tu parlas, le vent se retint pour t'écouter; il se taisait sans agiter le champ de froment.

« Mais, quand il entendit s'arrêter ta suave parole, le champ reprit à onduler lentement, comme une mer tranquille.

« Les asphodèles recommencèrent à remuer leurs têtes à travers les ondes de ces épis blonds.

« Du peuplier aussi sortit un applaudissement sans fin de je ne sais quelles petites mains. »

Voici encore deux courtes pièces qui, paraît-il, ne figurent dans aucun des six recueils laissés par le poète, mais que j'ai retrouvées dans le *Piccolo Giornale d'Italia* du 14 avril. La première, écrite en 1900, rend très bien, ainsi que le remarque le rédacteur qui l'a recueillie, le douloureux contraste entre la vie et la mort, la mélancolie du passage de ce monde à l'autre. L'auteur l'a intitulée : *Di là* :

« L'entrée était ouverte, dans le soleil, sur des passages sombres et longs. Du dehors une odeur de violettes; mais au dedans, de moisissures et de champignons.

« D'un côté, des prairies, d'un autre, des voies sans issues. Ici des gazons: là de maigres tufs. Au dehors bourdonnaient les abeilles; mais au-dedans hululaient les hiboux.

« D'ici l'on percevait le cri matineux des hirondelles en bande; de là, de là-bas, de ce noir séjour, comme un halètement de cloches ensevelies...

« Une fois entré parmi des buissons d'absinthe, en te cueillant

un « Ne m'oubliez pas », la porte avec le silence caressant de l'huile se ferma sur toi. »

L'autre pièce intitulée : *Mai più... mai più*, qui a été certainement suggérée au poète par l'admirable *Corbeau* d'Edgar Poe, mérite aussi d'être citée :

« La pendule bat dans le cœur de la maison. J'ai l'âme envahie par le temps qui fut. La pendule bat. Elle rebat, — jamais plus, jamais plus, jamais plus, jamais plus.

« La pendule oscille dans le cœur de la nuit. Parmi les ombres interrompues, qui vient ? — Est-ce toi ? La pendule oscille, tranquille : — Jamais plus... jamais plus.

« Tu es peut-être quelqu'un que j'aimai, que je perdis ? — Pourquoi reviens-tu ? qui es-tu, — qui retourne là-haut ? — Un baiser ! un seul ! — seulement un ! — jamais plus... jamais plus.

« Un baiser... oh ! pas même. Te voir uniquement ! Entendre à ton gémissement — que tu m'aimes aussi, toi. Te redire au moins mon amour ! — Non, pas même cela. — Jamais plus, jamais plus... jamais plus, jamais plus. »

## V

Les opinions des principaux critiques italiens sur notre poète sont passées en revue dans un article fort intéressant de M. Giulio Caprin, et nous regrettons que les limites de cet article-ci ne nous permettent point de les faire connaître. Nous dirons seulement que certains critiques, tels, par exemple, que M. Benedetto Croce, dont le tort a été de voir dans l'œuvre pascolienne un problème scientifique à résoudre plutôt qu'une œuvre d'art à sentir, ne nous paraissent, non plus qu'à M. Caprin, lui avoir rendu toute la justice à laquelle

il avait droit, ce qu'explique d'ailleurs très bien M. Caprin, en manière de conclusion.

« La situation de Giovanni Pascoli, dit-il, devant une grande partie de la critique italienne est celle des artistes vraiment originaux. Sa poésie ne rentrant dans aucun des schèmes habituels, mais paraissant, au contraire, les avoir tous rompus, on a cherché à la diminuer, à en accepter seulement cette partie plus ancienne qui avait eu le temps de passer dans les coutumes littéraires, donc de se conformer au goût qui, au fond, n'est qu'une habitude; l'autre en a été repoussée sans qu'on ait cherché à la comprendre ou a été renvoyée à l'intelligence de l'avenir...

« Peut-être un jour les critiques, s'étant aperçus que tous leurs jugements définitifs ne sont que provisoires, se réduiront-ils à un office plus modeste, celui de clarifier dans une prose que tout le monde entend ce qu'eux ils ont vu et senti dans l'œuvre d'art, et ne prétendront-ils plus dominer le poète en le jugeant, mais s'en confesseront-ils dominés, en le comprenant. »

A notre sens, on ne saurait plus sagement penser de Giovanni Pascoli en particulier et de tous les poètes originaux en général, eu égard à la critique, que ne le fait là M. Giulio Caprin.

EDMOND THIAUDIÈRE.



LE grand but de la vie humaine consiste dans le perfectionnement continu de notre nature individuelle et collective.

AUGUSTE COMTE.

## IDO CONTRE ESPERANTO

---

Une brochure qui vient de paraître, *L'Échec de l'Esperanto devant la Délégation*, par L. Couturat, permet de vérifier encore combien d'agitations inutiles seraient évitées et combien les efforts des hommes de bonne volonté seraient plus efficaces si les principes positifs étaient mieux connus et mieux respectés !

\*  
\* \*

Les positivistes ne sont pas les adversaires d'une langue universelle non plus que de la paix mondiale. Ils se gardent seulement des ridicules et dangereuses chimères.

« Sous le poids constant des impulsions subjectives, a écrit A. Comte, la langue humaine tend sans cesse vers sa pleine systématisation finale, à mesure que se développent notre solidarité et notre continuité, à travers les variations objectives résultées des climats, des races, et des nationalités ou individualités. » Et notre maître entrevoyait « l'universalité finale du langage positif », en disant que « le langage doit suivre la même marche que la communauté d'opinions et de mœurs qu'il suppose et développe ». Pour lui, cette unité de langage était, à la fois, conséquence et condition de

l'universalité religieuse. « Il était, sans doute, absurde, ajoutait-il, d'espérer la langue universelle en laissant prévaloir des croyances divergentes et des mœurs hostiles. Mais il serait autant contradictoire de concevoir toutes les populations humaines unies par une foi positive dirigeant une activité pacifique, et parlant ou écrivant des langues toujours différentes. »

\*  
\* \*

Auguste Comte peut donc être classé, avec François Bacon, Descartes, Pascal, Leibnitz, Locke, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Condillac, Volney, Ampère, etc., parmi les annonceurs d'une langue universelle. Est-ce à dire qu'il eût été partisan de l'une quelconque des langues internationales que l'on nous propose aujourd'hui ? Nullement. Le fondateur de la sociologie ne pouvait admettre la possibilité d'instituer une langue universelle artificielle. « L'esprit métaphysique, a-t-il dit, fit méconnaître la spontanéité d'une telle construction, qui, nécessairement fondée sur l'élaboration populaire, ne peut résulter que de l'adoption unanime d'une langue existante. »

Auguste Comte croyait que cette langue pourrait être celle « de Dante et de l'Arioste », dans laquelle se fondraient les cinq principales langues européennes, « quand des modifications convenables l'auraient assez systématisée ». Il indiquait l'italien, parce que c'est la langue que la poésie et la musique ont le mieux cultivée ; parce que son adoption, alors, semblait devoir présenter le moins d'obstacles, la population italienne étant « la

plus pacifique » et « la seule pure de toute colonisation ». Mais l'Italie étant devenue une grande puissance militaire, très belliqueuse, et la colonisation d'ailleurs étant tout autre chose que ce qu'elle était vers 1840<sup>(1)</sup>, surtout la colonisation française, il est plus probable que c'est le français, présidant à la fusion des langues romanes, qui sera la langue d'abord sacrée, puis universelle prévue par Auguste Comte. N'a-t-elle pas été déjà, en fait, la langue diplomatique ?

\*  
..

Des réformateurs impatientes le demanderont sans doute : combien de siècles faudra-t-il pour réaliser cette fusion des langues ? — Autant que pour instituer définitivement l'ordre humain positif.

L'unité de langage n'est possible ni désirable sans l'unité morale. C'est ce qu'on répondra à ceux qui objectent, avec M. L. Couturat : « Il est impossible que tous les peuples se mettent d'accord pour adopter la langue de l'un quelconque d'entre eux. Un tel choix se heurterait non seulement à l'amour-propre légitime des diverses nations, mais encore à leurs intérêts politiques et économiques, car il conférerait à la nation favorisée un avantage énorme sur ses rivales dans les relations commerciales et même scientifiques. La langue d'un peuple est le véhicule de ses idées, de son influence, de ses pro-

(1) Alors on voulait des colonies pour se procurer ou pour exploiter des esclaves. La colonisation française, depuis, a fait disparaître l'épouvantable traite des esclaves et elle s'efforce de supprimer l'institution de l'esclavage partout où elle subsiste encore.

duits et même de ses modes ; elle est aussi l'incarnation de son esprit, le symbole de son unité nationale, de son indépendance et de sa suprématie. Jamais les grandes nations ne consentiront à baisser pavillon devant l'une d'elles, à lui reconnaître une espèce d'hégémonie, et à devenir en quelque sorte ses tributaires. »

\*  
\* \*

On a proposé le latin. Outre les difficultés de prononciation, M. L. Couturat reproche au latin d'être une langue morte, « sa structure et son vocabulaire correspondent à un état de civilisation passé et irrévocablement passé ». Sans doute, mais une langue artificielle, qui n'a jamais vécu, est plus morte encore.

Max Muller a soutenu « qu'une langue artificielle peut être beaucoup plus régulière, plus parfaite, plus facile à apprendre que n'importe laquelle des langues naturelles de l'humanité ». C'est ainsi que des intellectuels ou des scientifiques spécialisés peuvent raisonner.

Eh bien ! sur trente systèmes de langues universelles inventés depuis le *Mercury* de Wilkins (1665), sans compter plus de cent autres systèmes non parlables (pasingraphie, idéographie, calcul logique), le peuple, en France par exemple, n'a retenu qu'un mot volapück, « allo », tandis qu'il emploie quantité de mots étrangers.

Mais les faits ne comptent point pour les utopistes, ni les méthodes. M. L. Couturat a écrit un jour : « A l'idée d'une langue artificielle on objecte souvent que les langues sont un produit spontané de l'esprit populaire, et

ne peuvent se créer par décret ou par convention. Mais c'est une induction illégitime, qui érige un fait historique en une loi nécessaire : de ce que toutes les langues sont nées de cette manière, on ne peut pas conclure qu'elles ne puissent pas se former autrement. » Ainsi, selon M. L. Couturat, qui est professeur de philosophie, je crois, à moins que ce ne soit de rhétorique, qui est, en tout cas, professeur de l'Université, c'est « une induction illégitime » de conclure que, tous les hommes étant morts jusqu'ici, lui et moi nous mourrons un jour. S'il en est ainsi, si l'induction n'est plus « la clef de la nature » reconnue par Taine, si nous ne devons plus « induire pour déduire afin de construire », nous ne pouvons conclure en rien sur rien, aucune action ne peut plus s'ordonner, aucune discipline ne peut plus être consentie, le monde devient le reflet des divagations de notre esprit ou le jouet de nos caprices.

M. L. Couturat, il est vrai, nous cite des exemples : les grandes villes américaines bâties d'après un plan, les découvertes scientifiques... Mais cela n'a rien à voir avec une grande institution sociale comme celle des langages. Et il n'y a jamais eu aucun fait social, aucune institution sociale sans antécédent historique. Et comme il n'y en a jamais eu, nous sommes assurés, autant qu'on peut l'être, qu'il n'y en aura jamais. La filiation est la méthode propre à la sociologie. Mais dans notre démocratie parlementaire, on se soucie fort peu de la méthode sociologique pour traiter du social : il semble que le verbiage suffise.

« S'il fallait en supprimer tout élément artificiel, nous dit encore M. L. Couturat, il faudrait rayer de nos dic-

tionnaires tous les mots dits « de formation savante », soit 21.000 sur 27.000 en français, sans parler des nombreuses règles grammaticales qui sont nées, non pas de l'usage populaire, mais des raffinements des lettrés et des fantaisies des grammairiens. » A la méthode sociologique, on substitue le grossier procédé électoral et matérialiste du nombre. Il est aussi déplacé ici qu'en politique ou en philosophie. J'invite M. L. Couturat à imaginer que les 21.000 mots et les règles dont il parle sont supprimées ou bien qu'ils subsistent seuls : il constatera que, dans ce dernier cas seulement, la langue française n'existerait plus.

Mais voici qui a plus de force. « En fait, nous dit M. L. Couturat, il existe déjà des systèmes de signes internationaux, les chiffres, les signes d'algèbre, les formules chimiques, les notes de musique, les signaux maritimes, qui tous sont conventionnels, et deviennent par l'habitude aussi naturels que les langues vulgaires, de même que les signes du télégraphe, les signes manuels des sourds-muets, l'alphabet Braille des aveugles ; tous ces systèmes sont autant de langages, résultats d'une invention et d'une convention, et pourtant ils deviennent, pour ceux qui les pratiquent journellement, l'expression immédiate et spontanée de leur pensée... On objecte enfin l'impossibilité de faire adopter une langue conventionnelle par une entente internationale. Ici encore nous répondrons par des faits. Outre les systèmes de signes déjà cités (comme le code international de la

marine), la numération décimale, la division du cercle et celle du temps, le calendrier *grégorien*, le système métrique, le système d'unités C. G. S., la nomenclature et la notation chimiques, etc., sont autant d'institutions internationales que leur utilité ou leur commodité ont fait adopter par toutes ou presque toutes les nations. Si quelques-unes résultent d'un accord spontané et progressif entre les intéressés, les autres ont été décrétées à jour fixe et promulguées par une autorité, par un corps savant ou par un congrès. Le besoin d'uniformité entre les nations est si grand, qu'on a tenu à Paris, en 1900, un *Congrès pour l'unification du numérotage des fils*. Serait-il donc impossible de s'entendre pour l'unification du langage scientifique et commercial, qui doit résumer et compléter toutes ces conventions spéciales et partielles ? »

Comment ne voit-on pas ici, précisément, qu'on n'unifie que ce qui est parvenu à l'état de positivité ? Il est donc dans la logique de toute évolution que là on puisse s'entendre universellement. Pour le commerce, par exemple, il me paraît possible et souhaitable que l'usage se répande d'un code-interprète, genre Veslot.

Mais autre chose est une langue internationale. Elle est de l'ordre spirituel, où l'esprit métaphysique, c'est-à-dire anarchique, domine encore. Quand le positivisme aura constitué l'unité morale humaine, — d'abord pour la civilisation occidentale, — seulement alors s'élabore et s'imposera une véritable langue internationale, naturelle et vivante.

Remarquons-le : si l'on préconise une langue artificielle, c'est parce qu'on est obligé de reconnaître qu'aucune autorité spirituelle ne peut désigner et imposer maintenant, aux peuples civilisés, la langue de l'un d'eux. Et, quoi qu'on dise, pour les systèmes artificiels, les difficultés sont les mêmes.

L'Église seule a pu internationaliser le latin. Un pouvoir spirituel seul peut universaliser une langue, parce que seul un tel pouvoir commande aux passions et aux intérêts particuliers et momentanés.

Actuellement, il y a bien cinq ou six systèmes en présence, et l'esperanto paraît le plus répandu. Mais M. L. Couturat lui-même ne peut admettre que la concurrence désignera le meilleur à l'exclusion des autres. « Mieux vaudrait une seule langue internationale médiocre, dit-il, que plusieurs langues internationales plus parfaites, mais donc aucune ne serait internationale. Il faut donc remettre le choix à une institution internationale qui ait la compétence et l'autorité nécessaires, afin que sa décision s'impose aux intéressés et les mette tous d'accord ». Bien dit. Mais où prendra-t-on cette institution internationale ? En 1901, M. L. Couturat songeait au ramas de littérateurs, de spécialistes, de métaphysiciens et de pédantocrates qu'était l'*Association internationale des Académies*, fondée en 1900. « Aucun corps n'est plus qualifié, disait-il, pour rendre la décision souveraine dont il s'agit. » Hélas ! L'année dernière, l'inventeur de l'esperanto, le docteur Zamenhof lui-même avouait mélancoliquement : « Nous n'avons

encore aucune institution autorisée. » Ce ne sont pas les congrès et leur parlementarisme incohérent qui en puissent tenir lieu. Il y a une sorte d'Académie ; mais « il est bien évident, nous dit M. Couturat, que cette Académie n'a pas plus d'autorité et de droit que le *Lingva Komitato* dont elle est émanée ». Il y a encore le *Centra Oficejo* ; mais c'est « une institution privée, anonyme et irresponsable ». Il y a enfin le Comité d'action espérantiste de France ; mais « ce prétendu Comité n'a aucune valeur, aucune autorité ».

..

Et, naturellement, de même que l'esperanto avait succédé au volapück, voici l'ido qui se prépare à remplacer l'esperanto. Les langues artificielles vont vite. La « supnation » qu'aspiraient à être les espérantistes est divisée et en pleine guerre civile.

Al la mond' eterne militanta  
 Gi promesas sanktan harmonion.  
 (Au monde éternellement en guerre  
 Il promet une sainte harmonie) (1).

Mais cela n'a pu surprendre que ceux qui ignorent les principes élémentaires de la politique positive. La vogue qu'avait obtenue l'esperanto n'attestait que la confusion intellectuelle de l'Occident. Ce n'est pas dans le chaos qu'on peut construire. Cette agitation et cet enthousiasme à faux devaient aboutir nécessairement au plus lamentable échec.

(1) *L'Espero*, hymne des espérantistes.

Si, néanmoins, l'esperanto et l'ido résistent plus longtemps que le volapük, c'est que, comme la plupart des folies actuelles, ces deux entreprises ont été commercialisées. Cependant que la maison Hachette s'assurait le monopole de l'édition des ouvrages du docteur Zamenhof et des principales publications espérantistes, la maison Delagrave s'attachait à exploiter congrûment la fortune de l'ido. Toutes choses égales, c'est à peu près dans les mêmes conditions que notre République parlementaire se maintient. Question de boutique. Et si l'une ou l'autre de ces deux langues paraissait devoir réussir et, par là, devenait une trop bonne affaire, nous verrions aussitôt une autre maison de librairie favoriser un troisième système.

\*  
\* \*

D'ailleurs, si le « miracle » social qu'attendent les partisans des langues artificielles se produisait, on ne tarderait pas à le déplorer.

Dans l'anarchie intellectuelle présente, il y aurait certainement beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages — surtout pour la paix du monde — à ce que les communications soient facilitées. Quand on ne s'entend sur aucun principe fixe, il est préférable de ne pas prendre contact.

Si la pire sottise, dans cet ordre d'idées, n'était celle que Victor Hugo avança en soutenant que chaque école ouverte fermerait une prison, ce serait celle que M. L. de Beaufront énonça un jour, alors qu'il était espérantiste : « L'idiome international seul peut rapprocher les

esprits. » On voit surtout qu'il commence par diviser ces utopistes.

Ce sont les mots les plus grossiers que les peuples s'empruntent d'abord, et leurs vices. Au reste, plus ils peuvent se parler, plus ils se haïssent. Voyez les populations des frontières. Les Anglais n'ont pas de plus farouches ennemis que les Hindous à qui ils ont enseigné leur langue. Dans l'état des choses actuel, en France, on souhaiterait plutôt la résurrection des patois qui, jadis, séparaient les provinces et les préservait des contaminations morales par cette sorte de cordon sanitaire. On souhaiterait même l'institution de dialectes de classes. Il est à remarquer que le pays le plus tranquille est la Suisse qui a quatre langues pour trois millions d'habitants.

Vraiment, on ne saurait considérer comme un réel progrès, un progrès bienfaisant, que le Bas-Breton puisse participer aux disputes politiciennes et chanter en français, en argot, sinon en esperanto, l'*Internationale*, d'immondes obscénités ou *J'ai engueulé l' patron*. Qui donc se réjouirait que Max Stirner, Bakounine et F. Nietzsche soient mis à la portée de nos Bonnot et Garnier ? Il est absurde, comme on le répétera avec A. Comte, « d'espérer la langue universelle en laissant prévaloir des croyances divergentes et des mœurs hostiles ».

G. DEHERME.



## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### LE DIVORCE

Il est des « réformateurs » qui trouvent que nous ne sommes jamais assez « avancés » dans la démence. Malgré les désordres que déchaîna l'établissement du divorce en France, ils voudraient qu'il fût plus facile encore de rompre les faibles liens familiaux qui subsistent.

Montrons-leur donc où l'on en est en Amérique, là où les « réformes » qu'ils demandent sont réalisées.

A New-York, une femme est en instance près du tribunal et demande le divorce d'avec son *cinquième* mari. La raison qu'elle met en avant mérite d'être citée : son conjoint l'a tournée en ridicule, affirme-t-elle, parce qu'elle est tombée de cheval en prenant une leçon dans un manège !

Au Texas voici bien autre chose : une jeune personne de 16 ans, déjà trois fois mariée et divorcée, s'est remariée l'autre jour avec son second mari.

Quand on en est là, il semble bien que la cérémonie du mariage n'est plus qu'un simulacre. N'est-ce pas à New-York, d'ailleurs, à moins que ce ne soit à Chicago, où l'on célébra un jour, à grande pompe, le « mariage » d'un chien et d'une chienne appartenant à deux Améri-

caines aussi riches d'argent que pauvres d'esprit et de cœur.

### LA CHERTÉ DES LOYERS A PARIS

De M. Victor Augagneur dans *la Grande Revue* :

« Un coup d'œil jeté sur les annuaires statistiques de la ville de Paris, pour 1900 et 1910, montre combien est pénible la situation de la classe la plus nombreuse.

« On a dit et répété que la crise tient à la diminution du nombre des locaux disponibles, qu'à l'accroissement de la population n'avait pas correspondu une augmentation parallèle dans les moyens de la loger. La preuve de cette opinion se tirerait de la comparaison des locaux vacants en 1900 et 1910. En 1900, la statistique constatait, à Paris, 29.610 locaux inoccupés ; en 1910, il n'y en a plus que 13.974.

« Ces chiffres paraissent démonstratifs : la population, en dix ans, s'est accrue dans la proportion de 3 p. 100 environ ; elle s'est disputé, à prix d'or, des logements trop peu nombreux.

« Les choses ne vont pas aussi simplement. En additionnant le nombre des locaux vacants et celui des logements occupés, que constatons-nous ? En 1900, la population parisienne avait à sa disposition 955.543 appartements ; en 1910, elle peut disposer de 1.013.743. Pendant cette décade, la somme des logements s'est accrue de 6 p. 100, alors que la population ne croissait que de 4, 7 p. 100. En 1900, on comptait un logement pour 2,74 habitants ; la proportion est la même en 1911.

« La difficulté de trouver un logement ne provient donc nullement des fluctuations de l'offre et de la demande, de la raréfaction des appartements : elle est due à une aggravation du prix déterminé par d'autres causes. Le coût du loyer s'est élevé plus vite que les ressources des locataires. Le nombre des appartements est resté en 1911 ce qu'il était en 1910, dans ses rapports avec celui des habitants, mais pour chaque appar-

tement le propriétaire réclame une somme plus élevée. En 1901, un logement, à Paris, rapportait en moyenne 558 fr. 47 ; aujourd'hui, il donne 582 fr. 49. En 1901, les locations de moins de 700 francs, représentaient 83,51 p. 100 de l'ensemble des appartements ; en 1911, la proportion s'abaisse à 82,47. Les appartements au-dessous de 700 francs, en 1900, étaient loués en moyenne 275 fr. 20 ; leur prix atteint, en 1911, 281 fr. 70.

« Si les locaux vacants sont moins nombreux qu'en 1900, c'est parce que la population, devant l'élévation du loyer des petits appartements, a été amenée à s'entasser dans les taudis misérables, qu'en 1900 elle laissait inoccupés. Les logements les plus sordides trouvent preneurs, s'ouvrent devant des locataires qui, en des temps moins durs, les auraient délaissés : la vie chère peuple ces taudis, comme elle augmente la clientèle des boucheries chevalines. Faute de bœuf on mange du cheval, faute d'un local spacieux et propre on se niche dans un repaire insalubre et désolé. »

#### L'ANTIPATRIOTISME DE LA FINANCE

Notre commerce et notre industrie manquant de capitaux, notre outillage économique est insuffisant ; mais la haute finance a su faire prendre aux capitalistes français, en 1911, pour 4 milliards 580 millions de titres étrangers et seulement pour 915 millions de titres français. La proportion des titres étrangers souscrits a donc été de 83 p. 100 et celle des titres français de 17 p. 100.

La France économise tous les ans près de 2 milliards, — et pour le roi de Prusse.

#### LA CRIMINALITÉ AU JAPON

*L'Année sociale internationale* 1912, d'une si précieuse documentation, rapporte ces paroles d'un député japo-

nais, prononcées récemment dans une conférence sur le Code pénal :

« Parce que nous avons triomphé de la Chine, et ensuite de la Russie, nous nous vantons à tout propos d'être une puissance de premier ordre. Rien de mieux sans doute que de tenir le premier rang dans la guerre ; mais il ne faut pas perdre de vue que nous le tenons aussi dans le crime. Comme vous le savez, messieurs, les pays du monde où il y a le plus de criminels sont la France et l'Italie ; la proportion y est de 7 à 8 sur 10.000 habitants ; chez nous, elle était de 12 l'an dernier et elle est de 13 cette année. »

PAR TOUS



TANT que les conceptions positives resteront isolées entre elles, tant qu'elles ne se présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très grande importance dans les cas particuliers, lutter même avec avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social : ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société.

AUGUSTE COMTE.

## Les Livres qui font penser

---

**Les Humanités et les ingénieurs**, par HENRY LE CHATELIER.  
1 fr. (Arthème Fayard, éd). — Le distingué savant qui signe cette brochure y a semé en abondance ces vues simples et profondes qui, de plus en plus, désertent les cerveaux de nos universitaires. Je cite au hasard celle-ci : « Pour la formation de l'esprit, il faut étudier le moins de choses possibles, mais étudier chacune d'elles à fond. »

Comme M. Le Chatelier, comme les éminents praticiens du *Comité des Forges*, nous croyons à la grande utilité des humanités pour les ingénieurs. Et nous allons exposer brièvement notre pensée.

L'homme complet, c'est celui qui voit bien les choses telles qu'elles sont, et qui raisonne avec exactitude à leur propos. Tout raisonnement se décompose en *analyses*, *inductions*, *déductions*, l'ensemble offrant toujours de grandes complications et des enchevêtrements parfois inextricables. Mais, comme l'a démontré un positiviste, M. Paul Ritti, chez chacun de nous, les forces intellectuelles se trouvent commandées par des forces correspondantes dont le siège est dans notre cœur : M. Le Chatelier ne me démentira pas si je dis que, pour suivre une démonstration géométrique un peu longue, l'élève doit se mettre en état de soumission intense vis-à-vis du professeur. Or, si la soumission est nécessaire pour l'analyse et la déduction, elle favorise plutôt mal l'exacte vision des faits et l'induction, lesquelles se trouvent sous la dépendance de forces morales bien différentes. Ce sont ces forces morales bien différentes que stimule la culture esthétique, dans laquelle rentre ce qu'on nomme les humanités. Il faut donc les main-

tenir et il serait excellent d'y joindre l'enseignement de la musique et celui des arts du dessin. On pourrait le faire dès maintenant, dans nos lycées, en rognant beaucoup sur les classes de grammaire si fécondes en stupides exercices.

Mais il faudrait être fou du cerveau pour attendre des fonctionnaires de l'Université qu'ils entrent dans cette voie. Reve-nons donc à notre marotte : qu'on supprime l'enseignement de l'État, et l'initiative privée trouvera très vite beaucoup mieux.

**Autour du catholicisme social**, par GEORGES GOYAU, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — Recueil d'articles sur divers sujets : « Le procès de la morale catholique », « le Thomisme et la nouvelle science des mœurs », « Mabillon », « le Curé de la séparation », etc... Livre d'une lecture bien reposante. Sa tonalité, douce et pourtant vibrante, son optimisme, qui incite à l'action, mais sans frénésie, ses vues, toujours élevées sans s'égarer jamais sur les cimes inaccessibles, nous semblent représenter exactement la fleur de l'esprit catholique. On se prend à souhaiter, pour nos contemporains, un état d'âme pareil à celui de l'auteur. Oui, la paix intime, c'est bien cela : un émoi de bonheur profond, mais contenu, afin d'être agissant. Car le vrai catholique ne se confine pas dans le souci du salut personnel. Il aspire au ciel, pour s'y retrouver avec le plus grand nombre possible de ses frères humains. « L'individu catholique, qui croit à la communion des saints, a confiance, lui, dans l'influence de ses souffrances, de ses prières, de son action ; il sait qu'elles sont utiles aux hommes, utiles aussi à Dieu... Dieu a besoin d'elles pour se répandre, pour propager son nom ; il la veut, il la commande, il la réquisitionne comme une ouvrière de son règne. »

Le chapitre sur « l'Évangélisation de Paris depuis la séparation » nous a particulièrement intéressé. On y trouve le tableau des efforts admirables du clergé parisien pour réveiller la vie religieuse dans les faubourgs. Création de paroisses nouvelles, qui débutèrent parfois dans la boutique à peine purifiée d'un marchand de vin ; organisation de services reli-

gieux spéciaux, à l'heure des repas, pour les ouvrières en couture et pour les employés de commerce ; entreprises d'apostolat visant ces forains et ces mariniers que le vagabondage, imposé par le métier, écarte de toute culture spirituelle : le tableau est, en vérité, bien réconfortant. Et voilà les résultats de la séparation. Le Concordat avait fait du prêtre un fonctionnaire, timoré comme tous les fonctionnaires. La séparation l'a rendu à son rôle naturel, qui est celui d'un apôtre. Les positivistes avaient-ils tort de réclamer cette mesure libératrice ?

La vive foi qui anime M. Goyau le mène, en certaines pages, jusqu'à la poésie. Témoins ces lignes sur le chapelet : « Sur le canevas que l'âme s'impose, la méditation, à son aise, à son gré, tisse l'image vivante de quinze mystères ; et qui dira tout ce qui peut exister d'originalité puissante dans les contemplations de certains humbles qui, courbés apparemment sur leurs grains de chapelet, prennent leur envolée bien loin des *Ave* ? Le rosaire, pour eux, c'est, si l'on peut dire, une longue distraction vers Dieu ; dans la direction qu'impriment leurs lèvres, leur âme monte et s'élève ; il semble qu'elle laisse les mots derrière elle et devienne ainsi plus proche de Dieu. »

Avant M. Goyau, Lacordaire avait dit, sur le même thème : « L'amour n'a qu'un mot, et, en le redisant toujours, il ne se répète jamais. »

**Frédéric Ozanam**, par Mgr. ALFRED BAUDRILLART, o fr 60. (Bloud, éd.). — C'est une figure d'une grande beauté morale que celle de ce Lyonnais formé par ces abbés Rousseau et Noirod dont on garde encore le souvenir au confluent de la Saône et du Rhône. Nous ne pouvons juger l'apologiste, qui se rattache à Chateaubriand plus qu'à Maistre et à Bossuet. Il apparaît, pourtant, qu'il ne sut se garder assez contre ce romantisme théologique dont il y aurait tant à dire. Son grand titre, pour les catholiques, — et même pour nous, les positivistes, — c'est la fondation des conférences de saint Vincent de Paul. Dans la petite brochure de Mgr Baudrillart, j'ai

cueilli cette maxime : « Prends l'habitude de voir le mal autour de toi sans en être ébranlé. » Voilà encore qui est parler comme un bon Lyonnais.

**Le Procès du neuf Thermidor**, par ANDRÉ GODART, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Ce livre ne s'appuie sur aucun document nouveau. Il a la forme d'une sorte de plaidoyer utilisant surtout les discours de Robespierre et de Saint-Just. Mais si vous êtes curieux de savoir jusqu'où peut aller le démocratisme chrétien, lisez cet étrange ouvrage. Il ne tend à rien moins qu'à une réhabilitation des deux fameux conventionnels. Comme on serait autorisé à ne pas me croire, je copie, pour les lecteurs de cette revue, quelques passages caractéristiques :

« Ce qui paraît avoir été écrasé avec lui (Robespierre), au 27 juillet 1794, c'est le germe de la démocratie chrétienne ; et ceci explique l'embarras et les réticences, soit des démocrates athées, soit des catholiques monarchistes. » (p. 3.)

« Si vraiment la pire tyrannie est celle qui s'exerce au nom du bien, Robespierre mérita le nom de tyran. Pour l'homme qui couve un grand désir dans son cœur et dans sa conscience, il est si facile, en face des obstacles opposés par la méchanceté, de passer de la confiance au soupçon, du soupçon à l'indignation, de l'indignation à la violence ! » (p. 74.)

Voilà qui nous révèle, je pense, la pensée intime de l'auteur. Ce n'est pas la fin qui justifie les moyens : c'est l'intention qui permet d'approuver les actes. L'important ne serait point la réalité des choses, mais l'état subjectif de celui qui agit. O mystère insondable de déraison !

Je continue à copier :

« Le gouvernement de Robespierre nous eût épargné Waterloo. » (p. 94.)

« Le 9 Thermidor a reculé d'un ou deux siècles le progrès social. » (p. 109.)

« Hors de son époque, on lui (Robespierre) découvre des analogies : au dix-septième siècle Boileau, La Bruyère ; de nos jours Brunetière. Avec celui-ci la ressemblance devient saisis-

sante : même allure extérieure correcte et froide, même rigidité morale, etc... » (p. 110.)

On n'attend pas de moi que je me livre à des commentaires. Mais je dois conclure.

Ce qui touche M. Godart, c'est que Robespierre et Saint-Just étaient spiritualistes et voulaient faire régner la vertu. L'auteur, en effet, compte parmi ceux qui ne savent pas distinguer le *moral* du *social*, et vous voyez où cela le mène. Pourtant, si nous sommes bien informés, la doctrine de l'Église fait parfaitement cette distinction. Elle assigne pour seul but, au gouvernement politique, de faire régner l'ordre matériel, afin que chaque citoyen puisse travailler à son salut, le désordre rendant cette tâche trop difficile. Or, le positivisme limite tout pareillement au même objet la fonction du pouvoir civique. Et, quant aux individus, il remplace le souci du salut personnel par celui du perfectionnement moral qui doit nous rendre plus sociables. Nous sommes donc infiniment loin de M. Godart.

**Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve**, par CHARLES MAURRAS, 2 francs (Champion, éd.). — Deux traits me semblent caractériser le talent de Maurras : une extrême rigueur analytique et déductive, quant au fond, et l'art d'enfermer de solides pensées en des phrases comprimées, mais étincelantes, de manière à dissimuler, derrière un chatolement de perles, la sécheresse géométrique des liaisons d'idées. Grâce à ce double don, il a pu juger en 50 belles pages, les trois écrivains dont j'ai déjà transcrit les noms. La brochure ne peut donc se résumer. Elle appellerait plutôt des commentaires. Je pense faire plaisir aux lecteurs de cette revue, en découpant pour eux quelques-uns des passages qui m'ont le plus frappé.

1. En Chateaubriand, Maurras découvre un simple révolutionnaire, mais d'une espèce curieuse :

« Ses premières ébullitions furent pour maudire, dans un *Essai* fameux, ce qui venait de périr. Peu à peu, toutefois, l'imagination historique reprenant le dessus, il aima, mortes

et gigantes, des institutions qu'il avait fuies jusqu'au désert, quand elles florissaient. Il leur donna, non pas des pleurs, mais des pages si grandement et si pathétiquement éplorées, que leur son éveilla, par la suite, ses propres larmes. Il les versait de bonne foi. Cette sincérité allait même jusqu'à l'atroce. Cet artiste mettait au concert de ses flûtes funèbres une condition secrète, mais invariable : il exigeait que sa plainte fût soutenue, sa tristesse nourrie de solides calamités, de malheurs consommés et définitifs, et de chutes sans espoir de relèvement... Mais qu'une des victimes roulées, cousues, chantées par lui dans le *linceul de pourpre* fit quelque mouvement, ce n'était plus de jeu ; ressuscitant, elle le désobligeait pour toujours... Race de naufrageurs et de faiseur d'épaves, Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel : mais le passé, comme passé, et la mort, comme mort, furent ses uniques plaisirs... »

II. Michelet, c'est la générosité qui pense se suffire à elle-même et dédaigne les nécessités du monde réel.

« Son procédé familier consiste à élever, jusqu'à la dignité de Dieu, chaque rudiment d'idée générale qui passe à sa portée... Ces activités temporaires se succèdent au gré de sa mobilité : c'est tour à tour la Vie, l'Homme, l'Amour, le Droit, la Justice, le Peuple, la Révolution. »

Voilà dûment définie la métaphysique sociale.

Mais Michelet, c'est l'âme même du peuple, clament ses admirateurs. Et c'est pourquoi on farcit les manuels primaires des extraits de son œuvre. A quoi Maurras répond : « Ce n'est pas la noblesse et l'élévation des idées qui fait bâiller le peuple. On l'assomme de son propre panégyrique. Il enrage de voir qu'on s'encanaille pour lui. Le bon peuple veut des modèles, et l'on s'obstine à lui présenter des miroirs. Il se doute qu'on l'abrutit. »

III. Sainte-Beuve représente la sage prudence, qui préfère la plaine aux cimes montagneuses, pour être plus sûre de ne pas quitter le sol.

« La compagnie de Sainte-Beuve réunit... tout notre fond

solide et sain. Elle enferme à peu près tous ceux des écrivains de notre siècle qui ne vont point à quatre pattes. La littérature contemporaine laisse voir ici autre chose qu'une brutalité vivace ou moribonde, et redevient intelligente, raisonnable, humaine, française. Il ne serait point surprenant que la France choisît un jour cette maison étroite, ce nom modeste et ce génie supérieur pour célébrer la fête de ses qualités distinctives. »

Ces lignes furent écrites en 1898, et, en rééditant sa brochure, Maurras n'y a ménagé que de légers changements de forme. Déjà, il y a quatorze ans, l'admirateur de Sainte-Beuve pressentait qu'avec Comte on peut monter à de grandes hauteurs et dominer la plaine, sans se perdre au milieu des nuées aveuglantes. Des notes, qui forment un intéressant appendice à l'opuscule, en témoignent. Quatre ans plus tard, il burinait, dans une revue, d'admirables pages sur le fondateur du positivisme. Ces pages devinrent un chapitre de son *Avenir de l'intelligence*. Je ne saurais mieux terminer cette notice qu'en reproduisant sa conclusion sur notre maître.

« Il a rouvert pour nous, qui vivons après lui dans le vaste sein du Grand-Être, de hautes sources de sagesse, de fierté et d'enthousiasme. Quelques-uns d'entre nous étaient une anarchie vivante. Il leur a rendu l'ordre ou, ce qui équivaut, l'espérance de l'ordre. Il leur a montré le beau visage de l'Unité, souriant dans un ciel qui ne paraît pas trop lointain. Ne le laissons pas sans prière. Ne nous abstenons pas des bienfaits de sa communion. »

ANTOINE BAUMANN.

---

**Histoire de l'Église**, par ALBERT DUFOURCQ, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Ce sixième volume de l'ouvrage considérable de M. Albert Dufourcq sur l'histoire générale de la religion judéo-chrétienne traite de la période la plus décisive de l'histoire de l'Église, de 1049 à 1300, « le christianisme et l'organisation féodale ». C'est alors qu'avec Grégoire VII, saint Bernard, Inno-

cent III, saint François, saint Dominique, saint Thomas, etc., l'Église réalise l'ordre politique, moral et religieux le plus parfait que l'Humanité ait jamais connu. Parmi ces grands hommes, c'est peut-être Grégoire VII qui est le plus grand. L'auteur rappelle qu'il combattit le nicolaïsme pour rétablir la pureté, la discipline et le célibat des prêtres; puis la simonie et l'investiture; enfin il organisa le pontificalisme. C'est avec raison que M. Dufourcq peut dire que « les trois parties du grand œuvre s'enchaînent ». Le solide esprit positif de Grégoire VII se marque dans toutes ses démarches. Il avait au plus haut point, comme tous les génies politiques, le sens du relatif. Voici, par exemple, ce qu'il écrivait à Hugues de Die : « C'est la coutume de l'Église romaine de tolérer certaines choses et d'en dissimuler d'autres; et voilà pourquoi nous avons cru devoir tempérer la rigueur des canons par la douceur de la discrétion. » M. A. Dufourcq le juge donc fort bien quand il dit : « Hildebrand a un sens très fin des contingences, de leur diversité, de leur mobilité : c'est un politique réaliste. »

Après Grégoire VII, c'est Innocent III qui est le pape que les positivistes honorent le plus pour avoir achevé, autant qu'il était possible à une doctrine théologiste, la séparation du spirituel et du temporel, en assurant la subordination normale de celui-ci et l'indépendance indispensable de celui-là.

L'auteur nous montre l'action sociale de l'Église de 1050 à 1300. Elle fut énorme. Jamais on n'éprouva mieux que le véritable progrès est le développement de l'ordre. La discipline catholique libérait. La foi exaltait toutes les activités. C'est la grande époque pour l'art, la pensée et le sentiment.

**Le Livre de la route**, par JOHANNÈS JOERGENSEN, traduit par TEODOR DE WYZEWA, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — Dans l'avant-propos de sa traduction de *Saint François d'Assise*, M. T. de Wyzewa nous avait parlé ainsi de l'auteur : « Parmi les écrivains danois qui, aux environs de 1895, s'efforçaient de transporter de Christiania à Copenhague le centre de la vie littéraire scandinave, il n'y en avait aucun qui donnât de plus

belles espérances, ni plus justement, que l'auteur de *l'Été* et de *l'Arbre de vie*, M. Johannès Joergensen ; car non seulement ce jeune homme avait fait voir, dans ses premières œuvres, une personnalité d'artiste très originale, à la fois rêveuse et sensuelle, toute remplie de délicate tendresse sous ses apparences d'ironie romantique, mais on sentait encore que, chez lui, l'inspiration jaillissait d'une âme profondément réfléchie, sérieuse, éprise de certitude et de vérité. »

C'est donc en plein succès littéraire que M. Joergensen traversa la crise morale profonde qui devait en faire un croyant et l'un des plus beaux écrivains catholiques de l'heure présente. *Ce Livre de la route* est « la première pierre de l'admirable monument poétique et religieux » qu'est son œuvre. C'est, par un artiste raffiné, « une audacieuse apologie des dogmes, du culte, et de l'esprit catholiques ». En recherchant la beauté la plus profonde, cet auteur trouva la foi. Commencée en promenade d'esthète, par Nuremberg, Rothenbourg, son voyage se termina en pèlerinage, par le monastère de Beuron et l'Ombrie. Et non sans de pénibles débats. « Et, plus ou moins consciemment, il était attiré vers la foi de l'Église catholique... Mais, par ailleurs, il n'en découvrait pas moins en soi une révolte contre la foi, et il comprenait même que cette révolte provenait plutôt de sa nature primitive que de son être ultérieur ». Il y a dans ces pages, sur la psychologie de l'artiste et du converti, des notations précieuses.

Et voici sur les conditions d'une renaissance artistique : « Oui, le moyen âge a surtout travaillé « afin que le bon Dieu pût voir ce qu'il faisait ». Celui qui voit tout, c'était lui qui était le « public » de ces vénérables maîtres. Et par là s'explique cette richesse inépuisable qui jaillit de la moindre église gothique. C'est que tout était achevé avec le même soin et le même amour : aucune des parties n'était tenue pour moins importante que les autres, puisque toutes les parties se trouvaient également proches de l'œil de Dieu. Aujourd'hui, l'artiste moderne, dont le public est tout humain, s'appuie sur un autre principe. Le goût de ses clients est inconstant : et, donc, il s'agit pour lui de le retenir. Ce goût n'a point la

perception fine ni aisée : et, donc, il s'agit de l'éblouir à force de gros effets. Et ainsi naît un art dont le principe essentiel est de « plaire au public », de « satisfaire le goût dominant ». Et les œuvres de cet art nous révèlent assez tristement en quoi consiste le « goût dominant » du public. Voilà à quoi l'on est forcé de songer tristement dans l'ancienne chapelle des Chartreux de Nuremberg, pendant qu'au dehors, dans le cloître, murmure la fontaine, et que brille le soleil à travers des vitraux qu'un artiste inconnu a peints autrefois « pour l'honneur de Dieu ». Peut-être y aurait-il à reprendre l'auteur sur quelques points. C'est « pour l'honneur de Dieu » aussi que les curés de campagne et les vieilles dévotes achètent aux marchands de la rue Saint-Sulpice leurs affreuses images. La vérité, c'est qu'il faut à l'artiste une foi, et qu'il travaille avec amour, c'est-à-dire avec désintéressement. Et pour cela, il faut qu'il y ait de l'ordre dans la société, c'est-à-dire que l'argent, à sa place subordonnée, ne représente pas toute la force sociale. Ces conditions réalisées, il pourra y avoir « pour l'amour de l'Humanité » d'aussi magnifiques artistes qu'il y en eut et qu'il y en aura encore, quand nous aurons rétabli l'ordre, « pour l'amour de Dieu ».

**Edgar Poe**, par ÉMILE LAURIÈRE, 2 fr. 50. (Bloud. éd.). — Résumé d'un important ouvrage qui parut il y a quelques années. Cette étude de 250 pages compactes est donc très condensée. Elle s'est enrichie de documents nouveaux. Elle nous apprend tout ce que l'on peut désirer savoir sur la vie tourmentée, la psychologie morbide, l'œuvre originale d'Allan Edgar Poe.

« Né dans les pires conditions hygiéniques de parents misérables, phtisiques et héréditairement alcooliques, le précoce enfant de Richemond manifeste dès le début, en même temps qu'une intelligence prématurée et une sentimentalité exaltée, cette brusque énergie intermittente qui fut la base fragile de son caractère indisciplinable... De cette déséquilibrante adolescence est déjà sortie la tare tyrannique, l'impulsion dipsomaniaque, qu'aggravent de malsaines passions pour les jouis-

sances artificielles. C'est en vain que viennent succès, fortune, mariage, le bonheur, en même temps que le bien-être de la vie de famille... Le génie morbide de Poe est doué de cette instinctive précocité et de cette fatale fixité qui caractérisent des tendances innées. Il a pour base fragile une sensibilité outrée, aussi avide que susceptible d'émotions intenses... Les contes prodiguent tantôt les plus hallucinantes visions de la peur et les plus obsédantes impulsions du crime, tantôt les plus aventureuses envolées de l'intuition et les plus saisissantes et les plus insaisissables chimères de l'imagination. Sous un vent de folie tremble toute cette œuvre monstrueuse, qui ne se soutient que par l'invisible logique d'heureuses proportions et par la secrète vertu d'artifices subtils. » Je suis étonné que l'auteur reprenne à son compte la vieille erreur de la parenté du génie et de la folie. D'abord le génie est beaucoup plus rare qu'on ne le dit. Ensuite, si Edgar Poe eut quelque talent littéraire, ce fut quoique et non parce que déséquilibré. Et la meilleure preuve, c'est que son talent disparut tout à fait et qu'il devint lamentablement inapte à toute production quand sa folie s'aggrava. Il convient de ne plus se laisser prendre à un paradoxe qui a pu paraître spirituel du temps de Montesquieu. Il y a déjà, en France, 65.000 versificateurs et trois ou quatre millions d'officiers d'académie qui ont du génie ; si nous en concédons également à tous les toqués, il y en aura vraiment trop. La vie ne sera plus possible. Car c'est le simple bon sens qui nous permet de vivre. Et le vrai génie, d'ailleurs, c'est le plus parfait bon sens, l'harmonie de la pensée, de l'action et de l'amour.

**Sites et personnages**, par EDMOND PILON, préface par ANDRÉ HALLAYS, 3 fr. 50. (Bernard Grasset, éd.). — L'auteur est un délicat essayiste. C'est un genre agréable et où il faut du goût. M. Edmond Pilon en est « pourvu délicieusement », nous assure M. André Hallays dans sa préface. Et l'on ne tarde pas à s'en convaincre.

M. Edmond Pilon aime les pierres qui abritèrent les maîtres que sa raison et son cœur ont élus. Il y évoque leurs âmes.

Que de choses il nous apprend en nous amusant et, j'imagine, en s'amusant lui-même. La Fontaine se promenant dans les jardins de Vaux ou de Versailles, Rousseau et Gérard de Nerval à Ermenonville, Poussin aux Andelys, les premières amours du jeune Arouet, Shakespeare à Vérone, Gœthe au jardin, Hégésippe Moreau à Provins, la tendre et malheureuse Pauline de Flaugergues, le décor de Tennyson, Jules Laforgue et Christomanos, secrétaires d'impératrices, Charles Guérin à Lunéville, — voilà les sujets auxquels s'appliquent délicieusement son érudition, sa ferveur et sa fantaisie. Et cela fait un aimable livre.

**Œuvres choisies de Dom Mayeul Lamey**, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Dans une introduction biographique, M. Édouard Goutay nous dit la belle vie chrétienne de Dom Lamey et ce que peut être encore un moine au vingtième siècle. Disciple du père Gratry, Dom Lamey se préoccupa beaucoup d'unir la science et la religion. Il entreprit d'importantes publications scientifiques, et ses travaux astronomiques ont été remarqués.

Dans ce recueil de lettres et d'articles, un positiviste sera vivement intéressé par le chapitre « Sur les honneurs rendus aux morts, jadis et aujourd'hui ». Dom Lamey nous fait observer, que, dès le quinzième siècle, l'épigraphie funéraire marque déjà l'horreur de la mort. « Quel contraste, ajoutait-il, avec les épitaphes des premiers siècles de l'Église ! Là, quelques noms propres relient une mère à son enfant, une fille à ses parents ; puis, dans une laconique expression, un mot plein de charme proclame, en ce vrai *repos* de la tombe, la foi et l'espérance. Et c'est tout. » C'est en se plaçant au vrai point de vue théologiste que Dom Lamey peut demander : « Pourquoi, au lieu du chant joyeux de l'*Alleluia*, qui se disait jadis aux funérailles, avons-nous maintenant, et depuis le treizième siècle, le tendre mais sombre cantique du *Dies iræ*, où les terreurs du dernier jour dominant et sont si lamentablement exprimées ? Ce ne fut pas certes là la note préférée de la primitive Église, car dans ses vieux canons elle

prohibait les cantiques funèbres exprimant la douleur et la crainte au lieu de la joie et de la confiance. Malgré nos modernes couronnes de fleurs, malgré la disparition en train de s'accroître de ces têtes de mort, de ces os en sautoir, de ces larmes d'argent, qu'exhibent parfois encore avec satisfaction les entrepreneurs des pompes funèbres, n'exprimons-nous pas trop en païens nos douleurs humaines et chrétiennes ? Si nos ancêtres ont emprunté le deuil au paganisme (la couleur brune ou noir naturel), nous avons renchéri, en nous teignant d'un noir obscur, de suie et de charbon. Jadis, pour ne pas confondre les pleurs tout radieux d'espérance avec ceux des païens incrédules, saint Cyprien ne voulait pas de ces habits de deuil, puisque là-haut, disait-il dans son traité de *Mortalité*, nos morts sont tous en blanc. »

**L'Émigration et ses effets dans le midi de l'Italie**, par GIACOMO BARONE RUSSO, 3 fr. 50. (Marcel Rivière, éd.). — L'auteur s'est proposé d'étudier d'abord « les manifestations de l'émigration à ses différentes époques et chez les principaux peuples d'Europe; d'en déterminer rapidement les proportions atteintes, les causes et les effets; d'examiner les jugements des principaux économistes et publicistes; d'en fixer les traits essentiels, le rôle dans la société et de déterminer la tâche réservée aux gouvernements à son égard ». Ensuite, dans une seconde partie, il examine l'émigration et ses effets dans l'Italie du sud. Ainsi, M. Barone Russo note que, de 1871 à 1909, on peut compter 11.498.000 émigrants pour l'Italie, et cependant la population s'est accrue de 7.400.000 âmes.

Cet ouvrage contient d'intéressants documents démographiques et, sur la grave question de l'émigration, il sera consulté avec fruit.

**Du Luthéranisme au protestantisme**, par LÉON CRISTIANI, 7 fr. 50. (Bloud, éd.). — Étude complète, bien ordonnée, claire, impartiale, sur la personne, la vie, les idées, l'action, l'influence de Luther, étude mise au point des derniers travaux des luthérologues allemands.

Mais M. Léon Cristiani n'a pas voulu faire seulement une histoire indifférente. Il s'est proposé surtout d'expliquer la « contradiction » de Luther.

« La théorie de l'église invisible et du sacerdoce universel, voilà le luthéranisme, dit-il dans son introduction. La religion y est conçue comme tout intérieure, religion de liberté, sans prêtres, sans hiérarchie, sans organisation extérieure... Mais voici qu'après avoir appelé toutes les âmes à la liberté et à l'égalité, après avoir écarté d'un geste impatient et résolu toutes les autorités doctrinales, Luther en vient à reconstituer les cadres d'une nouvelle église. Il finit par ériger sa propre pensée en dogme intangible. Mis au ban de l'empire comme hérétique, il réintroduit le crime d'hérésie. Il fonde une autorité enseignante à laquelle tous devront obéir sous peine de s'exposer aux menaces et aux répressions du pouvoir. De l'église invisible, Luther est passé à l'église d'État, du *luthéranisme* au *protestantisme*. »

Il en sera toujours ainsi : quand on ne veut plus être persuadé, il faut être contraint. Toute révolte contre le pouvoir spirituel aboutit à la tyrannie. L'anticléricisme, dans ces derniers temps, nous a infligé l'ignominieuse et ruineuse oppression jacobine. Le protestantisme est donc contenu dans le luthéranisme. Et c'est une régression.

**L'Enfant**, par H. JOLY, o fr. 60. (Bloud, éd.).— Intéressante contribution à la psychologie de l'enfant. L'auteur a eu en vue, surtout, de faciliter la tâche des parents et des éducateurs. Voici sa conclusion : « De tout ce qui précède, il suit que l'enfant est un être actif, tout plein d'énergies spontanées, travaillant lui-même à la constitution de son langage, de son art et de ses jeux, de son idéal préféré, imitant beaucoup, mais n'imitant pas qui que ce soit. On ne saurait non plus le traiter comme un simple réceptacle d'activités et d'aptitudes indépendantes, dont on pourrait mesurer, puis régler l'essor en les isolant indifféremment les unes des autres. L'organisation qui s'ébauche et se consolide en lui n'est pas toujours en équilibre; mais elle tend à s'y mettre si on surveille les

corrélations mutuelles de ses diverses facultés et si on aide l'une à compenser l'insuffisance, quelquefois passagère et guérissable de l'autre. Si, en effet, nous ne pouvons rien sur l'enfant sans son concours, lui non plus ne peut rien sans le nôtre. Et quand je dis le nôtre, je ne veux pas seulement parler du maître qui le dirige ou qui est censé le diriger. Je veux parler aussi de l'accumulation des influences héréditaires et plus encore des influences morales du jour ou de la veille, de la place qu'on donne à l'enfant dans la famille, de manière qu'il puisse relier celle de demain à celle d'hier; car pour l'être humain mieux valent encore des liens qui gênent que des liens brisés: on peut assouplir les uns, on ne peut pas facilement remplacer les autres. »

**Garnet d'art**, par ADOLPHE BOSCHOT, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Recueil de chroniques. Mais ces chroniques ont été écrites avec émotion. « Pour chacune, nous dit l'auteur, j'ai toujours attendu d'avoir quelque chose à dire (ou du moins de la croire) et quelque chose qui me tînt au cœur, — soit qu'il s'agisse de Mozart, ou de Beethoven, Stendhal, Fantin-Latour, Albert Dürer, Baudelaire, Hugo, Wagner, César Franck, Jacques de Voragine, ou François de Sales. » Et c'est surtout de quelques musiciens, Mozart, Grieg et Berlioz qu'il nous entretient. « Il ne faut parler que de ce qu'on aime, nous dit encore cet aimable dilettante; nos âmes avides, curieuses, inquiètes, aiment beaucoup de choses: il ne faut parler de ces amours que durant les minutes où l'on croit les vivre le mieux. Hélas! c'est parfois par le souvenir. »

**La Fixation légale des salaires**, par R. BRODA, 2 fr. 50. (Giard et Brière, éd.). — L'auteur nous expose les résultats obtenus en Angleterre, en Australie et au Canada par les lois fixant un minimum de salaires et l'œuvre réalisée par les Comités de salaires. Il s'agit surtout d'améliorer le sort des ouvrières en chambre. Mais on ne cessera de le redire ici: ce n'est pas à perfectionner la maladie qu'il faut viser, c'est à la guérir. Le travail salarié des femmes, à domicile ou à l'atelier,

est une douloureuse manifestation de maladie sociale. Reconstituer le foyer est le remède spécifique.

C'est la pire superstition de notre temps d'imaginer que d'ingénieuses dispositions législatives peuvent toujours et définitivement suppléer l'ordre organique. Le plus souvent, quand elles ont quelque efficacité, ce n'est que pour nous cacher les conséquences terribles de l'anarchie et nous empêcher, ainsi, de réagir. En tout cas, elles ne peuvent être que des expédients provisoires qui ne doivent jamais nous dispenser de ranimer la vie sociale.

Si elle est vraiment applicable et appliquée, si elle a quelque effet, la nouvelle loi qu'on propose sur la fixation d'un salaire minimum pour les ouvrières en chambre ne pourra que favoriser le travail en chambre, et donc le « système de la sueur » ; elle ne pourra que pousser la femme prolétaire au travail, c'est-à-dire à l'indépendance, c'est-à-dire à l'isolement, à la stérilité et à la misère, — à la prostitution.

G. DEHERME.

---

**Essai de transformation sociale : Richesse fictive ou richesse vermine ; parasitisme social**, par J.-M.-L. REUTA, 3 fr. 50. (Jouve et C<sup>ie</sup>, éd.) — Titre bien pompeux pour un livre qui, de bonne intention, est tout adonné à la critique.

Procureur de la République, M. Reuta trompa ses loisirs provinciaux en écrivant avec passion un réquisitoire contre les doctrines du laisser-faire économique ou social. La transition anarchique où nous vivons abandonne le peuple à la rapacité des financiers coalisés. La science sociale condamne évidemment cette politique de fainéantise, d'ignorance, d'abdication.

Bien avisé eût été M. Reuta si, suspendant durant quelques années son procès, il avait consacré son temps à l'étude de cette science sociale entrevue. Il ne faut pas moins savoir pour bien voir que voir pour bien savoir. Sa définition grotesque de

l'altruisme, — qui laisserait croire que le maître ne mérite pas l'affection de son chien, — sa confusion entre des phénomènes sociaux hétérogènes, son vide d'esprit historique, sa méconnaissance des exigences physiques et physiologiques, étalent la scandaleuse éducation de nos écoles de Droit.

En cet examen des « livres qui font penser », celui du procureur nous fait surtout penser aux œuvres révélatrices dont la méditation serait d'un si grand profit aux jeunes magistrats.

ÉLOI PÉPIN.

---

**Luttes et problèmes. — Apologie pour notre passé. — Un Episode.** — Histoire de quatre ans, par DANIEL HALÉVY, 3 fr. 50 (Marcel Rivière, éd.). — M. Halévy réunit dans ce volume trois ouvrages parus à des époques différentes dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Je ne parlerai pas du second, *Un Episode*, dont G. Deherme a rendu compte dans la Revue.

Le premier, *Apologie pour notre passé*, est l'examen de conscience d'un ancien dreyfusard. On trouve ici deux hommes en M. Halévy, le bon citoyen et l'homme de parti. Et tous deux sont fort mécontents. Le premier, grand bourgeois de haute culture, très libéral et nullement démocrate, avait cru sincèrement « sauver la civilisation française », et s'aperçoit qu'il a travaillé à l'avènement des barbares. Le second s'indigne de l'insolence des « vaincus », qui n'ont pas désarmé, et la compare avec amertume à l'attitude découragée des « vainqueurs » de sa sorte, les dreyfusards honnêtes, non les profiteurs. Un doute lui vient, en présence du mal incontestable fait au pays. Et pour s'en délivrer, il écrit l'*Apologie*. C'est d'abord un historique de l'Affaire. Il y est expliqué que, dès le début des révélations, l'erreur judiciaire apparaissait avec une évidence qui ne pouvait être contestée que par la plus insigne mauvaise foi. Ce point de départ admis, il ressort de l'exposé des faits (une petite histoire assez

véridique, je crois, et très vivante et très attachante), que M. Halévy et ses amis ne pouvaient pas agir autrement qu'ils n'ont fait. Un antidreyfusard pouvait, partant du point de vue opposé, faire non moins éloquemment l'apologie de son parti.

Il vaut mieux n'accuser personne. L'affaire étant ce qu'elle était, engagée comme elle l'était, toutes les violences et toutes les folies dont nous fûmes témoins se sont enchaînées logiquement. N'accusons que cet absurde régime de désordre, qui, au milieu d'une anarchie morale sans exemple dans notre passé, nous prive de l'autorité régulatrice d'un véritable chef de l'État. Jamais plus qu'à ce moment-là, le besoin ne s'est fait sentir d'une autorité dictatoriale. Un tel chef, également indépendant de l'armée et de la magistrature, et surtout des partis, eût pris l'affaire en mains, l'eût examinée dans le calme avec l'aide de gens compétents, et ensuite, selon le cas, eût ordonné la révision ou imposé silence aux agitateurs. Cela eût été fait rapidement et sans désordre.

Il n'en put être ainsi, en l'absence du chef. Aussi l'affaire Dreyfus, l'histoire de l'affaire Dreyfus, est un grand argument contre la république démocratique. Et ils ne s'en privent pas, les insolents « vaincus » de M. Halévy. Ils sont maintenant les plus forts devant l'opinion, par suite d'une circonstance que n'ignore pas M. Halévy, et qu'il a tort de tenir pour négligeable. L'affaire Dreyfus n'a pas eu de solution régulière. Elle a été terminée par un coup de force judiciaire, en violation formelle d'un article du Code (le fameux art. 445 C. I. C.). M. Halévy le reconnaît loyalement, tandis qu'il ne conteste pas la régularité de l'arrêt de Rennes. Il s'ensuit que ceux qui s'en tiennent à cet arrêt, le seul régulier, conservent le bénéfice de leur attitude d'hommes d'ordre, respectueux des décisions légales; d'autre part, ils ne se heurtent plus aux raisons de sentiment qui rendaient difficile à beaucoup cette attitude un peu stoïque, puisque aujourd'hui l'innocent supposé a reçu satisfaction et n'intéresse plus personne. Ils sont donc très forts : cela explique leur audace, et leur succès auprès de la jeunesse.

*L'Histoire de quatre ans*, sorte de fable, dit l'auteur, nous présente une hypothèse, fort pessimiste, sur l'avenir de notre civilisation. A la suite d'une découverte chimique, l'homme se trouve pourvu gratuitement de nourriture suffisante, et à peu près dispensé du travail. Il s'ensuit aussitôt un désordre social effroyable. Débarrassée de la discipline naturelle qu'impliquait l'obligation du travail, incapable d'utiliser de trop longs loisirs, la masse s'adonne à toutes sortes de vices, qui provoquent la folie et bientôt des maladies nouvelles qui la déciment. Une minorité énergique et savante s'empare du pouvoir et reconstitue un moment l'ordre social, par le rétablissement du régime des castes et de l'esclavage. Mais cette nouvelle société est menacée de destruction par les anarchistes du dedans et par les barbares du dehors. L'histoire n'a pas de conclusion, et nous laisse un peu incertains sur les intentions de l'auteur. Voici ce qu'il en dit lui-même : « *L'Histoire de quatre ans* est une sorte de fable. Elle fut racontée d'abord, sous forme de conférence, devant certains publics d'Université populaire, dont on voulait faire admettre certaines notions et certains faits auxquels ils répugnent très fort : le fait aristocratique et guerrier, la notion du tragique et des mœurs. »

J. R.

---

*Nous avons reçu :*

**Dictionnaire de l'imprimerie et des arts graphiques en général**, par E. DESORMES et ARNOLD MULLER, 3 fr. 50. (Imprimerie des Beaux-Arts, 36, rue de Seine). — Ce petit dictionnaire, composé par deux écrivains techniques expérimentés, comble une lacune. Tous les travailleurs et tous les amateurs du livre, imprimeurs, correcteurs, libraires, auteurs, bibliophiles, consulteront avec profit l'excellent ouvrage de MM. Desormes et Muller.

**Essais de littérature et d'esthétique**, par OSCAR WILDE,

traduction d'Albert Savine, 3 fr. 50. (Stock, éd.). — On pouvait se dispenser de traduire et de publier ce recueil de lettres et d'articles d'un malheureux qui fut une triste victime de son cabotinage littéraire.

**Essai sur l'extinction du paupérisme**, par CHARLES CORÉ., o fr. 60. (Jouve, éd.). — L'auteur croit avoir résolu la « question sociale » par la prévoyance obligatoire généralisée. Il s'agit tout simplement d'obliger chaque Français à un versement mensuel de 2 francs, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de soixante ans. Il disposerait alors d'un capital de 3.975 fr. 97. Ce n'est pas plus difficile que ça !

**Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire**, par CHILDE, 1 franc. (Jouve, éd.). — Il y a de bonnes choses dans ce petit livre. Avec raison, l'auteur oppose les tendances organiques du syndicalisme à la dissolution démocratique et il reproche à la C. G. T. de n'avoir pas que des préoccupations professionnelles.

**Le colonel de Villebois-Mareuil**, par GUSTAVE HUE, o fr. 60. (Bloud, éd.). — Biographie de l'héroïque officier qui mourut au Transvaal en défendant la cause des Boërs.

**Chez les Américains**, par RUDYARD KIPLING, 3 fr. 50. (Stock, éd.). — Récit de voyage au pays de la barbarie industrielle. Notre littérature possède beaucoup mieux sur le même sujet (Paul Bourget, Mandat-Grancey, Jules Huret, etc.). Mais Kipling ayant été lancé avec succès en France, il faut s'attendre à ce qu'on batte monnaie avec ses moindres productions.

**Lettres à un étudiant sur la Sainte-Eucharistie**, par L. LABAUCHE, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Exposition du dogme de l'Eucharistie à la portée des étudiants. L'auteur met ses lecteurs en garde contre les dangers du modernisme.

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*

---

# POUR NOUS AIDER



Nous n'ouvrons pas de souscription ; mais on nous aidera efficacement en nous recrutant de nouveaux lecteurs, en abonnant des bibliothèques publiques, syndicats, universités populaires, coopératives, cercles, etc., en nous indiquant des libraires dépositaires pour la vente au numéro, en nous signalant les libraires des gares de chemins de fer et du Métropolitain qui ne tiennent pas encore *la Coopération des Idées*, en nous faisant parvenir les adresses des personnes à qui nous pouvons envoyer un numéro spécimen.



En vente à La Coopération des Idées.

(Envoi franco)

- Appel aux conservateurs**, par AUGUSTE COMTE, un vol. in-8 de 136 pages . . . . . 3 fr.
- La Synthèse subjective ou Système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité**, par AUGUSTE COMTE, tome premier (seul publié) : *Système de logique positive ou Traité de philosophie mathématique*, un vol. in-8 de 776 pages . . . . . 9 fr.
- Testament d'Auguste Comte**, avec les documents qui s'y rapportent, pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec Mme de Vaux, publié par ses exécuteurs testamentaires, 2<sup>e</sup> éd., un vol. in-8 de 570 pages . . . . . 10 fr.
- Lettres d'Auguste Comte à divers**, publiées par ses exécuteurs testamentaires.
- Tome I<sup>er</sup>, première partie, un vol. in-8 de 656 pages . . . . . 8 fr.
- Tome I<sup>er</sup>, seconde partie, un vol. in-8 de 392 pages . . . . . 6 fr.
- Tome II<sup>e</sup>, un vol. in-8 de 364 pages . . . . . 10 fr.
- Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte**, par J. LONCHAMPT, un vol. in-16 de 218 pages . . . . . 1 fr.
- La Religion positive**, par ANTOINE BAUMANN, un vol. in-16 de 292 pages (Perrin et C<sup>ie</sup>, éditeurs) . . . . . 3 fr. 50
- Ouvrages de M. Georges Deherme.*
- Croître ou Disparaître**, un vol. in-16 de 280 pages (Perrin et C<sup>ie</sup>, éditeurs) . . . . . 3 fr. 50
- La Crise sociale**, 3<sup>e</sup> édition, un vol. in-16 de 375 pages (Bloud et C<sup>ie</sup>, éditeurs) . . . . . 3 fr. 50
- Auguste Comte et son œuvre**. — *Le Positivisme*, un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte (Giard et Brière, édit.). . . . . 2 fr. 50
- L'Afrique occidentale française**. — *Action politique. Action économique. Action sociale*. — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un vol. in-8 de 528 pages (Bloud et C<sup>ie</sup>, éditeurs) . . . . . 6 fr.
- La Démocratie vivante**, un vol. in-8 de 402 pages (Bernard Grasset, éditeur) . . . . . 4 fr. 50

La **COOPÉRATION DES IDÉES** est en vente dans les **principales gares de France et du Métropolitain de Paris.**

ÀU HAVRE, *Librairie V<sup>re</sup> Dombre*, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.

A CAEN, *Librairie L. Jouan*, 98, rue Saint-Pierre.

A ROUEN, *Librairie Centrale*, 26, rue des Carmes.

A CHARTRES, *Librairie Lester*, place des Halles.

A ROANNE, *Librairie Boissy et Lauxerrois*, rue du Lycée.

A AMIENS, *Librairie Prudhomme*, 14, Place Gambetta.

A PARIS, *Librairie Affolter*, 50, rue Delaborde.

— — *Barrault*, 24, rue de Clichy.

— — *Bénard*, Galeries de l'Odéon.

— — *Blanchard*, 4, boulevard Saint-André.

— — *Crès et C<sup>ie</sup>*, 3, place de la Sorbonne.

— — *Feuillâtre*, 8, boulevard Denain.

— — *Floquet*, 47, rue des Martyrs.

— — *Floury*, 1, boulevard des Capucines.

— — *Gâteau*, 8, rue de Castiglione.

— — *Hétains*, 50, rue de Passy.

— — *Martin*, 3, faubourg Saint-Honoré.

— — *Maynier*, 54, rue de Seine.

— — *Méa*, 1 bis, rue du Havre.

— — *Melet*, 45, Galeries Vivienne.

— — *Sevin et Sarrat*, 25, rue La Boétie.

— — *Stock*, 155, rue Saint-Honoré.

— — *Tassel*, 44, rue Monge.

— — *Timotéi*, 14, rue de Castiglione.

---

**VIENT DE PARAÎTRE :**

# LES CLASSES MOYENNES

*Étude sur le parasitisme social*

Par **GEORGES DEHERME**

Un volume in-16 de 320 pages à 3 fr. 50

(Perrin et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins)